ESSAI

D'UNE CARACTÉRISTIQUE

DE

L'ENSEIGNEMENT MÉDICAL

DE MONTPELLIER.

ESSAI

D'UNE CARACTÉRISTIQUE

DE

L'ENSEIGNEMENT MÉDICAL

DE MONTPELLIER,

DÉVELOPPÉE

DANS LES QUATRE PREMIÈRES LEÇONS DU COURS DE PHYSIOLOGIE

DE L'ANNÉE SCOLAIRE 1841-1842,

Par le Professeur **LORDAT**.



MONTPELLIER

A LA LIBRAIRIE MÉDICALE DE LOUIS CASTEL, GRAND'-RUE, 32.

PARIS

J.-B. BAILLIÈRE. | FORTIN MASSON ET Ce
GERMER-BAILLIÈRE. | J. ROUVIER.

1843



ESSAI D'UNE CARACTÉRISTIQUE [1]

DE

L'ENSEIGNEMENT MÉDICAL

DE MONTPELLIER,

Développée dans les quatre premières Leçons du Cours de Physiologie

DE L'ANNÉE SCOLAIRE 1841-42.

PREMIÈRE LEÇON.

MESSIEURS,

La Doctrine *Médicale*, que vous voulez étudier, et dont je suis chargé de vous enseigner les Dogmes les plus abstraits, est l'objet de beaucoup de louanges et de beaucoup d'animadversions.

Il semble que nous devrions profiter des unes et des autres; considérer les éloges comme des encouragements et des moyens de zèle, et les blâmes comme des occasions de perfectionner nos principes. Mais malheureusement la plupart des juges manquent de cette impartialité qui est nécessaire pour qu'on doive regarder leurs sentences comme des règles... Des Confrères élevés loin d'ici, qui suivraient et professeraient nos idées et nos préceptes, contrairement aux conseils de leurs Maîtres, seraient les seuls arbitres qu'il nous serait prudent d'écouter, soit dans leurs approbations, soit dans leurs abstentions; mais des Néophytes pareils sont en trop petit nombre.

Le Public est étranger au fond de la Science Médicale. Il ne peut en connaître ni le point de départ, ni la marche, ni l'esprit, et il se rit du but. Il s'unit pourtant à nos amis ou à nos ennemis, suivant des sympathies et des antipathies qui se rapportent, non à la Médecine, mais aux Médecins actuellement en évidence.

Il serait bien à désirer que ce Public, si susceptible d'affections pour les individus, voulût en éprouver directement pour la Science, indépendamment de ceux qui la cultivent. Il ne faut pas chercher à la lui faire connaître dans son essence, puisqu'une telle notion ne s'obtient que par de profondes études; mais ne serait-il pas possible de la lui rendre digne de considération, au premier abord, sans la flatter ni le tromper?

(1) Ou d'un signalement distinctif concis.

Vous savez bien qu'un penchant nous rapproche de certains hommes, et qu'un sentiment répulsif nous éloigne de certains autres, long-temps avant de les connaître assez pour les apprécier au juste. S'il faut *manger avec eux un minot de sel* avant de leur jurer amitié éternelle, il n'en faut pas tant pour les estimer, pour les banter, pour essayer avec eux le noviciat amical. Je voudrais qu'une Science spéciale et solitaire comme la nôtre eût des formes extérieures assez prévenantes pour qu'on s'en approchât sans répugnance, et qu'elle fût d'une physionomie assez ouverte pour qu'elle n'inspirât aucune méfiance.

En un mot, je souhaiterais, dans l'intérêt de Notre École, que les *Lettrés* sans passion et amis de la vérité voulussent, à l'aspect de ces formes, se défendre spontanément contre les préventions défavorables que les malveillants tendraient à leur donner.

Mais où trouver dans notre Doctrine les lieux par lesquels elle pourrait être distinguée de toutes les autres? N'en soyons pas en peine : c'est dans ses surfaces les plus évidentes et les plus étendues. Les marques distinctives doivent se rencontrer : 1° dans les choses qui sont le sujet de la Science; 2° dans la manière dont elles sont exploitées pour arriver aux propositions générales; 3° dans la relation qui doit exister entre ces propositions et la Pratique. Ces indications ne seront pas difficiles à reconnaître. Il ne s'agit pas d'aller explorer des signes innés dans les parties cachées : les marques dont je parle sont sur le visage de la Doctrine. Elles constituent, non pas un portrait, sans doute ; mais du moins un signalement suffisant pour donner à l'intelligence un assortiment de lignes distinctives, capables d'exclure des défauts imaginaires inventés par des ennemis, et de fournir les délinéaments d'une représentation fidèle.

J'ai donc essayé de présenter cette espèce de *Caractéristique* de deux manières, dont l'une, qui est orale, peut servir d'Epigraphe pour un Traité de Physiologie Médicale; et dont l'autre, qui est pittoresque, peut en être le Frontispice. Il ne faut pas croire que je compte sur le succès général de ma tentative, et que je considère mes *Caractéristiques* comme des talismans qui doivent séduire les Lecteurs ou les Spectateurs. Mais il me semble que ce genre d'instruction pourra avoir son effet pour les *indifférents*, quand il sera employé par des hommes plus habiles que moi.

Dans cette première réunion, je me contente de commenter mon Epigraphe; l'explication du Dessin fera l'objet des séances suivantes.

Dans tout ce que je vais dire je dois mettre notre Doctrine en parallèle avec celle des Médecins qui se qualifient eux-mêmes d'*Organiciens*, c'est-à-dire avec l'opinion de ceux qui croient trouver dans l'Anatomie des Organes la raison suffisante de tout ce qui se passe chez l'Homme. Comme cette École Organicienne est l'ennemie de la Nôtre, et que la comparaison doit former un contraste, vous pourriez croire que la Leçon va être toute polémique : non, Messieurs, elle sera toute historique. L'exactitude exige la remarque de l'opposition, mais après avoir montré le fait, je ne disputerai pas. S'il m'arrive de vous exposer les motifs de certaines convictions attaquées par des adversaires, ne les prenez jamais pour des agressions. Notre École dit à ses Antagonistes ce qu'un grand personnage de l'Antiquité disait à un Critique : *Non ad tuam contumeliam, sed ad meam defensionem.* Sa défense ne consiste pas à se vanter, mais à dire ce qu'elle est réellement, contre l'assertion de ceux qui la dénigrent.

Nous sommes tous d'accord depuis long-temps sur cette vérité, que la Médecine n'est pas simplement une *Pratique*, mais bien une vraie Science d'où découle un Art, et que ses principes sont ceux de la *Science de la Nature de l'Homme*, ou de la Physiologie. La Médecine est donc la Science de l'Homme appliquée au service de toute la Vie Humaine.

Hippocrate, qui nous a tant recommandé l'étude approfondie de la Nature de l'Homme, veut que nous portions la même attention sur le *commencement*, le *milieu* et la *fin* de cette étude : *initium*, *medium*, *finis*. Que sont ces trois choses dans l'intention de son École?

Le *commencement*, qui est le sujet de la Science, est la connaissance de *tous* les phénomènes, sans exception,

qui se passent dans l'Homme, depuis sa formation jusque par-delà sa mort.

Le *milieu* est la détermination de la Nature Humaine, c'est-à-dire la désignation des causes qui concourent à l'exécution des phénomènes dont nous venons de parler. C'est la solution du problème physiologique.

La *fin* est la démonstration de la chaîne qui existe entre nos connaissances de la Nature Humaine, et les moyens capables de maintenir le bien du Système et d'en corriger le mal.

Je n'ai garde de vous dire quelles sont les règles qu'il faut suivre dans ces trois études : elles ont été si souvent rappelées et commentées, le *Novum Organum* est devenu si familier dans cette ville, que la répétition des préceptes ferait bâiller ceux mêmes qui n'ont jamais su ou voulu les appliquer. Je ne dois pas oublier que je ne suis qu'historien, et que la comparaison est aujourd'hui mon seul devoir.

Donnons un coup-d'œil rapide sur les procédés respectifs des deux Ecoles antagonistes; dans les trois régions de la Science, nous trouverons les traits caractéristiques de notre Doctrine.

Commencement. La recherche historique des faits anthropiques est chez nous une affaire de la plus grande importance. Loin de rien négliger, nous allons jusqu'au scrupule. Nous n'étudions pas seulement l'Homme dans une condition donnée, nous l'observons dans toutes les circonstances où il peut se trouver, sous toutes les influences qu'il peut recevoir : malade, sain, sous l'empire des passions, dans l'exaltation de l'enthousiasme, dans l'état d'une mort apparente. Il ne nous suffit pas de consigner dans le catalogue des faits, ceux qui se montrent journellement dans quelque partie du globe habité; mais nous recherchons les Cas Rares, mentionnés en quelque lieu et en quelque temps que ce soit, et nous conservons soigneusement la mémoire de ceux qui se passent, ou sous nos yeux, ou sous les yeux de nos contemporains.

Nous ne repoussons pas les récits étonnants qui contrarient la marche ordinaire des Forces Vivantes; nous inscrivons tout, non pour tout admettre inconsidérément, mais pour tout examiner, pour déterminer s'il y a *impossibilité* ou non. L'*impossibilité* dans l'ordre mathématique est souvent aisée à démontrer. Dans l'ordre physique, nous possédons un très-grand nombre de lois qui nous permettent de prouver l'impossibilité de certaines assertions. Mais dans l'ordre vital, et dans l'ordre métaphysique en général, il est prodigieusement difficile de démontrer l'impossibilité. Il s'ensuit que beaucoup de récits inouïs, de ces ordres, sont du ressort de l'observation simple ou des témoignages humains, et qu'une grande partie de nos études est employée à des informations testimoniales.

La liste des faits chez les Organiciens est infiniment moins étendue que la nôtre. Pourquoi? parce que chez eux le *medium* de la science, la détermination des causes est très-resserrée; et, pour répondre à l'étroitesse de leur étiologie, ils ont le soin d'écarter les faits qui les embarrasseraient. Ils n'admettent d'autres causes que les causes nécessaires et infaillibles; ils nient les causes contingentes : voilà pourquoi ils décrient les Cas Rares. Vous savez qu'ils dénigrent le Magnétisme-Animal, traitent d'absurdités les aberrations des sensations nommées *Transpositions des Sens;* ils déclarent impossible la continuité de la vie sans autre alimentation que celle tirée de l'air; ils se mettent en fureur contre des thérapeutiques insolites singulières : le tout parce qu'il faudrait reconnaître plus tard des causes qui ne se démontrent pas à la pointe du scalpel.

Nous sommes loin de-là. Nous savons avec certitude bien des choses qu'ils bafouent, et nous examinons sérieusement et avec lenteur d'autres choses qu'ils vilipendent. Il y a un grand nombre de récits que nous n'admettons ni ne rejetons; et le doute est un état mental inconnu à nos Adversaires. Ils se vantent de leur incrédulité, et notre prudence est appelée par eux *crédulité*. La vérité est que, dans Notre Ecole, on redoute autant la crédulité que l'incrédulité, et l'on travaille à se préserver des causes de ces deux faiblesses morales. Quelles sont ces causes ?..... On demandait un jour à l'abbé Terrasson : « Qu'y a-t-il de plus crédule ? —

» L'ignorance, répondit-il. — Qu'y a-t-il de plus incré» dule? — L'ignorance. » — Or, qui est plus soucieux d'éviter cette cause doublement funeste : est-ce l'Ecole Vitaliste, ou est-ce l'Ecole Organicienne?

Milieu. La recherche des causes des phénomènes anthropiques (des phénomènes de la vie humaine) a toujours tant occupé Notre Ecole, qu'on n'en citerait pas une autre où l'on eût fait voir autant de constance, de labeur, d'assiduité vers ce but.

Si elle a été constante dans son intention, elle ne l'a pas moins été dans la direction de ses efforts. Elle a toujours marché suivant les règles de la Philosophie Inductive, dont Hippocrate avait donné le premier exemple.

Cette tendance irrésistible est digne de remarque. Vous en seriez convaincus, s'il m'était permis de vous présenter une Histoire de ses travaux sur un point de cette partie de la Science de l'Homme, sur la connaissance de la Force Vitale étudiée dans tous les êtres vivants, et spécialement dans l'Espèce Humaine : mais ici je dois me contenter de faire observer un fait.

Quand le vulgaire réfléchit sur notre Etre, il y reconnaît deux éléments bien distincts, le Corps et le Sens Intime ou l'Ame Pensante. Comme un grand nombre de moyens, employés dans la Médecine, peuvent modifier le Corps, il s'imagine que toute influence médicale est physique. Il est et a toujours été le même sous ce point de vue. Si de bonne heure quelques Philosophes, tels que Pythagore, Ocellus, se sont aperçus qu'il existait en nous quelque cause active qui n'est ni une Puissance mécanique, ni le Sens Intime, ce n'a été chez eux qu'une opinion sans consistance. Hippocrate fut le premier qui établit comme Elément de l'Homme, une Force Vitale, une *Nature* Vivante, dont l'activité ne pouvait pas être confondue avec les Propriétés du Corps, et qui n'était pas l'Intelligence, le *Nous*, la *Gnômè*. Il conçut donc la Nature de l'Homme comme formée de trois éléments, dont la combinaison est susceptible d'une étude à la fois théorique et pratique. C'est sur les résultats de cette étude qu'il posa toutes ses idées médicales.

Il savait bien que certains Savants voulaient ne voir dans l'Homme qu'un système d'instruments qui se maintient et opère en vertu des lois de la Physique. Mais la considération qu'il put avoir pour ses contemporains, ne l'empêcha pas de continuer ses recherches sans être ébranlé. Témoin sa conduite envers Démocrite, qui cherchait la Nature de la Vie, et peut-être de l'Intelligence, dans les organes des bêtes. Vous savez que cette divergence de pensées ne l'empêcha pas de montrer des égards au Philosophe. Mais après ce devoir de politesse, il continua de poursuivre ses recherches et ses déductions.

Ce Dogme fondamental d'Hippocrate est resté très-long-temps, non-seulement dans la Médecine, mais encore dans la Haute Philosophie. Si quelques Sectaires antérieurs à Galien l'ont exclu de leur Doctrine, le Médecin de Pergame a fait justice de leurs aberrations, et les sectes qui les avaient soutenues ne sont plus que dans l'Histoire. Les Praticiens *pensants* ont toujours agi et parlé conformément à ce dogme ou explicite ou sous-entendu. Au reste, tout le monde restait dans le vague par rapport à l'essence de la Force Vitale. On ne voulait pas savoir si c'était une substance ou bien un accident; on renvoyait cette question à l'Ecole. Le Scepticisme était de l'essence de cette Doctrine.

La Philosophie, tantôt Platonicienne, tantôt Aristotélicienne, acceptait la même pensée avec tout son doute. On peut même croire qu'elle entrait dans l'Education Publique, dans ce que l'on nomme les Belles-Lettres. C'est ce qu'on peut déduire d'une Allégorie imaginée par les Artistes du Moyen-Age pour distinguer l'Ame Intelligente d'avec une Force Vitale ou une *Entéléchie*. Mais il serait trop long de vous en donner ici la preuve; un mot seulement.

Je trouve dans *l'Artiste* (1) un article de M. Didron, intitulé *Reims*, où il s'agit de faire voir qu'au Moyen-Age, l'Art du Dessin avait trouvé plus d'intelligence, plus d'élévation, une pensée plus transcendante, dans

(1) 2e Série, T. VII, 10e Livraison, p. 161.

cette ville que dans le reste de la France; j'y remarque ce passage: « Dans tout l'Art du Moyen-Age, aux XIII[e] » et XIV[e] siècles particulièrement, les âmes sont repré- » sentées sous la forme de petits enfants nus, sans sexe. » Ainsi, lorsqu'une peinture ou une sculpture montre » un homme mourant, exhalant le dernier soupir, on voit » sortir de sa bouche un petit être humain, débarrassé » de tout sexe, et qui s'envole en tremblant dans les bras » des anges, qui le recueillent sur une nappe, comme on » recueille une hostie sur un corporal de lin très-fin et » très-blanc. En Archéologie, en Iconographie, l'âme » c'est le corps, mais le corps en miniature; le corps » c'est l'enveloppe de l'âme, mais une enveloppe gros- » sière. Eh bien! cette âme, toute raffinée, tout épurée » qu'elle soit par les Peintres et les Sculpteurs du Moyen- » Age, a paru trop grossière encore à un Miniaturiste » Rémois de la fin du XIII[e] siècle. Demandez à la Biblio- » thèque de Reims un manuscrit d'Aristote, orné de » quelques vignettes, et vous verrez une âme, petit en- » fant nu et sans sexe, comme j'ai dit tout-à-l'heure, » s'envolant les mains jointes vers le ciel, pendant qu'elle » abandonne son corps sur la terre, comme on quitte un » vêtement usé ou sali. Mais, dans ce manuscrit, cette » âme n'est elle-même que l'enveloppe interne d'une » autre âme plus petite, plus candide, plus diaphane, » plus pieuse, qui sort de la première comme une pensée » de charité ou de poésie qui s'envole de la bouche d'une » femme. C'est ravissant de voir ces deux âmes s'échap- » pant l'une de l'autre; la première plus lourde, regardant » avec des yeux de regret et d'envie la seconde, sa jeune » sœur ou sa fille, qui est plus légère et qui la devance » en Paradis. » — Prenez garde que cette Duplicité du Dynamisme n'est point une opinion religieuse, mais un Dogme hippocratique grossièrement corporifié.

Il y a deux cents ans que Descartes, mécontent de la Philosophie Scolastique de son temps, opéra dans le monde scientifique l'étonnante révolution que vous connaissez, et que l'on célèbre aujourd'hui plus que jamais. Il ne voulut reconnaître dans l'Univers que deux choses: d'abord les Ames Humaines et leurs Lois Métaphysiques, ensuite la Matière et ses Lois Physiques. Partant de-là, les causes variées qui avaient été provisoirement distinguées par des expressions expérimentales, furent exclues comme des termes vides de sens et rappelant le Platonisme ou l'Aristotélisme. Il fallut s'arranger de manière que tout phénomène fût ou Mental ou Mécanique: pas de milieu. Il est vrai qu'on avait une ressource, c'était celle de l'Hypothèse; il était permis d'en entasser tant que l'on voudrait pour l'explication d'un phénomène. En conséquence toute Force Vitale fut bannie. Descartes soutint que le Mécanisme suffisait au corps humain pour sa conservation et pour tous les actes non moraux, et quant aux bêtes, elles furent considérées comme des machines. Il ne se contenta pas du précepte, il se mit à l'œuvre dans son Traité de l'Homme. Je voudrais que nos Elèves, qui sont entrés dans leur quatrième année de scolarité, eussent le temps de lire ce livre: ils verraient ce que peuvent dire de grands Philosophes, de grands Mathématiciens, quand ils s'avisent de parler Physiologie, quoiqu'ils n'aient pas étudié les faits qui en sont le sujet.

L'ascendant de Descartes fut tel, qu'après quelques oscillations, les Philosophes, les Savants, les Littérateurs adoptèrent ces opinions et cette Logique. Les Médecins Praticiens se turent. Les jeunes gens formèrent la Secte des Médecins Iatro-Mathématiciens. L'Enseignement Médical de Paris et de presque toute l'Europe devint Cartésien. Ce vertige dura long-temps; car, dans le cours de la première moitié du XVIII[e] siècle, la Médecine ne fut plus regardée comme une Science spéciale, mais seulement comme une branche de la Physique. Dans le *Système Figuré des Connaissances Humaines*, de d'Alembert, elle est mentionnée dans l'article de la *Zoologie*, laquelle est une partie de la *Physique particulière*. En examinant le Frontispice de l'Encyclopédie, inventé par C.-N. Cochin fils, j'ai beau chercher quelque objet qui fasse allusion à la Médecine: rien. Métaphysique Religieuse, Histoire, Antiquités, Beaux-Arts, Mathématiques, Astronomie, Physique, Arts-Mécaniques, Chimie, Botanique, Agriculture, tout s'y trouve, jusqu'à la Pédagogie; mais pas un trait qui rappelle la Médecine, ni la Science de la Force Vitale, qui en est la pierre fondamentale.

Ceci semble n'être qu'un oubli. Je remarque quelque chose de plus dans une Allégorie Pittoresque qu'a dû diriger le spirituel et sceptique Fontenelle. Dans une édition de ses Œuvres, qu'il fit imprimer en Hollande, on voit, pour les Eloges des Membres de l'Académie des Sciences, un Frontispice de B. Picard, où est représentée la salle de cette Académie. Ce lieu est orné des bustes de plusieurs anciens Membres, de trophées emblématiques qui se rapportent aux Sciences, et de livres sur lesquels sont leurs titres. On y lit les noms des diverses Sciences Mathématiques et Physiques : *Chimie, Botanique, Algèbre*, etc. Sur un de ces volumes est l'inscription : *Circulation du Sang*. Après cette lecture, je cherche quelque titre qui se rapporte à la Science de l'Homme, mais inutilement.... Je me trompe : au-dessous du livre sur la *Circulation du Sang* il en est un autre, dont le titre est sur la tranche; je n'y puis lire que les quatre premières lettres, *i*, *n*, *c*, *e*; il y en a quelques autres, mais assez mal formées pour qu'elles ne puissent pas compléter le mot. Mais quand on connaît la malignité du Secrétaire Perpétuel, l'intelligence l'achève. *Incertitude*, ou *Incerta*, est sans doute le titre du livre joint avec celui de la *Circulation*. Nous pouvons donc dire que si le mot *Médecine* n'est pas dans cette composition, ce n'est point par oubli, mais par une omission épigrammatique.

Pendant que les Iatro-Mathématiciens et les Chimistes prétendaient résoudre le problème physiologique par des hypothèses physiques; qu'ils dénaturaient l'essence de la Médecine, et que le superficiel Académicien trouvait son plaisir à tout mettre en doute, on continuait, à Montpellier, de propager les Dogmes hippocratiques, et d'en accroître la solidité; par conséquent, de donner à la Science Médicale une consistance et une individualité qui la rendaient incapable de se résoudre en quelque autre Science que ce fût. L'Ecole, attentive à tous les progrès de l'Anatomie, mais également occupée de l'examen des faits, voyait de plus en plus l'impuissance d'expliquer ces phénomènes par les organes et par les tissus. Elle s'appliquait à l'étude des Forces Actives qui animent le Système. Elle donnait à la Psychologie la forme que les Ecossais lui ont donnée postérieurement, et fixait les lois de la Force Vitale Humaine comparée à celle de tous les êtres vivants.

Grâce à l'impulsion rapide que Barthez imprima à ses recherches, il a été permis de mieux tracer la ligne de démarcation qui, d'une part, distingue la Force Vitale d'avec les forces matérielles, et, d'une autre part, la sépare du Sens Intime. C'est ensuite grâce à ces divisions rigoureusement établies par l'intelligence, que nous avons pu former les rudiments de la Synthèse Humaine, ou de l'Anthropopée, dont on n'avait eu que les idées les plus vagues.

Ainsi, l'insuffisance de l'Anatomie; la distinction des causes instrumentales d'avec les causes agissantes; la séparation des Deux Puissances du Dynamisme Humain; les caractères de tous les modes respectifs d'action de ces Puissances; l'alliance mutuelle de ces éléments pendant toute la durée de leur union hypostatique : voilà des faits intellectuellement découverts, qui sont les bases d'une vraie Médecine, dont l'Ignorance peut contester la réalité, mais qu'il est facile de démontrer à ceux qui ne sont pas étrangers aux règles de la Philosophie Naturelle.

L'Ecole Organicienne ne peut rien comprendre à ces vérités. Descendant en ligne directe des Iatro-Mathématiciens, les Organiciens ne conçoivent rien de ce qui ne découle pas de leurs connaissances anatomiques; tout Dynamisme Métaphysique est à leurs yeux une chimère; ils n'entendent pas même grammaticalement ni nos propositions ni leur enchaînement : aussi, ils peuvent bien nous condamner, mais non pas nous réfuter.

Il en est quelques-uns qui admettent une Force de Réaction, qu'ils ont tirée de l'Irritation de Haller, et qu'ils croient suffisante pour l'explication de toute la Vie Humaine, et ils se taisent sur ce qui regarde le Sens Intime. Mais ce Principe est dans l'Histoire de la Force Vitale ce qu'est la Sensibilité dans la Psychologie. Ainsi, en comparant la Doctrine de la Force Vitale avec celle du Sens Intime, la Biologie des Organiciens-Hallériens est à peu près de la même force que la Psychologie de Condillac. De part et d'autre, insuffisance, défaut de

proportion entre les conditions du problème et sa prétendue solution, et par conséquent pauvreté.

Fin. Chez nous, la fin de la Médecine est d'abord la perception de ce qu'il faut faire, dans la Nature de l'Homme, pour le préserver des maux dont il est menacé, ou pour le ramener à un état meilleur s'il est infirme; ensuite, l'Art de mettre en usage les moyens propres à satisfaire à ces indications.

Cette fin, qui est la Thérapie, se rapproche d'autant plus de la perfection, que l'on est plus en état de déterminer la Natura du Système; aussi, notre Thérapeutique est étendue, munie de méthodes proportionnées aux besoins, et de moyens vérifiés, logiquement autorisés.

Du côté de nos Adversaires, que pouvez-vous attendre d'une Physiologie fondée uniquement sur l'Anatomie et sur l'Excitabilité? — Une Chirurgie Mécanique pour les cas où il faut raccommoder des instruments détraqués; plus, des calmants et des excitants; les sangsues, l'eau de gomme et les sinapismes. Plus rien de justifié.

S'ils se bornaient là, ils seraient conséquents; mais tout le monde sait qu'il existe mille autres moyens propres à servir l'Homme. Notre Ecole est capable d'en déterminer les indications, d'en régler et d'en justifier l'usage; tandis que ses Adversaires les emploient sans savoir pourquoi, à la manière des Andabates, ou par des motifs étrangers aux intérêts du client.

Vous voyez donc pourquoi l'Ecole Organicienne est ennemie de l'Ecole Hippocratique, qui est la Nôtre.

Nous voulons *tous* les faits; ils ne veulent que ceux qui les arrangent.

Nous cherchons *toutes* les causes, et nous étudions les invisibles avec autant de zèle et de conscience que nous étudions les visibles; ils ne veulent s'occuper que des matérielles, et ils ont horreur des invisibles.

Nous voulons que la Pratique soit suggérée par la connaissance des besoins et des relations qui existent entre les indications et les moyens; tandis qu'ils agissent souvent au hasard, faute de connaître les vrais besoins.

En un mot, nous nous exerçons à être industriaux, tandis qu'ils sont industriels.

Il me semble que ces coups d'un crayon grossier peuvent donner une idée de notre Doctrine à ceux qui ne veulent la connaître que superficiellement. Ces traits sont assez significatifs pour la caractériser et comparativement et respectivement. Il est vraisemblable que cette esquisse ne lui sera pas favorable aux yeux de tout le monde; mais enfin, quand l'original déplaira à un spectateur, nous examinerons quel est celui que l'on doit plaindre le plus, le modèle ou le critique.

Contractons ma pensée dans une Epigraphe.

J'avais à exprimer trois idées différentes, mais coordonnées entre elles, et je n'ai rien trouvé qui me les représentât enchaînées : j'ai donc été contraint de former cette pensée au moyen de trois passages différents.

Pour que chaque passage pût remplir mon objet, il fallait qu'il fût digne d'être extrait, non-seulement par son appropriation à l'idée, mais encore par la dignité ou la célébrité de l'Auteur. Je me suis conformé à cette règle.

Le sens direct et naturel du passage n'est pas indispensable pour une Epigraphe : un sens oblique ou métaphorique a toujours paru admissible. Il est des Auteurs qui le croient préférable.

La première idée était celle-ci : *que nous voulons connaître tous les phénomènes de l'Homme, dans l'intention d'en découvrir les causes suffisantes.*

MM. Bourgery et Jacob ont mis à la tête de leur Traité d'Anatomie, et comme Epigraphe, un passage de Marc-Aurèle Sévérin, où il est dit que *l'Anatomie seule épie et connaît les voies et les opérations de* Dieu (1). Je ne serais pas surpris que cette proposition servît d'introduction pour un Traité de Téléologie; mais elle a moins de rapport avec son véritable but, qui est d'en déduire des règles pour la Chirurgie. Je suppose que

(1) Traité complet de l'Anatomie de l'Homme, comprenant la Médecine Opératoire. In-fol°, fig. color.

Anatomia sola veut dire qu'il suffirait de l'Anatomie, quand on n'aurait pas recours à d'autre source de preuves, pour faire connaître l'Intelligence Souveraine.

Quoi qu'il en soit, les Auteurs ne présentent pas autre chose que la description des parties. Soit qu'il s'agisse de répondre à la question d'une cause finale suprême, soit qu'il s'agisse de Médecine Opératoire, l'Anatomie a rempli son but. Bossuet ne nous l'offre pas comme finie, dans son Traité de la *Connaissance de* Dieu *et de soi-même*. Son objet est plus éloigné, et lorsque le matériel a été soigneusement examiné, il nous fait voir que nous ne sommes pas à la moitié du chemin. « Quoiqu'on trouve » très-grand ce qu'on a déjà découvert, dit-il, on voit que » ce n'est rien, à comparaison de ce qui reste à chercher. » Cela répond mieux à la pensée de Notre Ecole, qui sait bien qu'après avoir épuisé l'Anatomie elle sera encore loin de son terme, et qu'il faudra chercher bien d'autres causes pour satisfaire aux conditions du problème.

Puisque l'Epigraphe des Anatomistes de Paris ne convient pas à nos études sous le rapport matériel, veuillez examiner si celle que je propose exprime mieux nos tendances. J'en tire la formule de l'*Exposition* du sujet du Poème *des Passions (de Motu Animi)*, du Père Brumoy. Ce Poème, quoique écrit en latin, est un des ouvrages dont la France s'honore. L'Auteur, à qui nous devons tant de reconnaissance pour ses traductions du Théâtre Grec, a voulu familiariser la Jeunesse avec la Langue Latine, en composant, en style de Lucrèce, un Poème qui ne nous enseignât ni un triste Matérialisme, ni une absurde Physique. Les Critiques disent de ce travail, qu'il est « estimable par la noblesse des pensées, la multiplicité » des images, la variété et la chaleur des descriptions, » l'élégance et la pureté du style. » Brumoy a voulu peindre les Passions de l'Homme, en faire la théorie, et nous indiquer les moyens de les gouverner. Il a donc eu, pour un point d'Anthropologie, un but pareil à celui que Notre Ecole a pour toute la Physiologie. Voici comme il énonce son projet :

Nosse Hominem, penitùsque imas tentare latebras
Cordis inaccessi, et totum recludere pectus
Aggredior.

« J'entreprends de connaître l'Homme, de sonder ses » profondeurs, et de dévoiler le cœur humain », dit-il dans sa propre traduction.

Remarquez qu'il ne prétend pas nous apprendre la théorie des Passions au moyen de l'Anatomie. Il n'imite pas Riolan qui faisait *Anthropographie* synonyme d'Anatomie. Il veut d'abord *connaître l'Homme :* disons-le avec toute l'emphase possible, et avec toute l'amplitude de la bouche, parce que cette connaissance n'est pas seulement celle de l'Agrégat Matériel, mais celle de tous les faits qui se sont jamais passés chez lui. Le Poète veut ensuite *pénétrer tous les replis de cet Etre*, c'est-à-dire apprendre toutes les causes qui contribuent à la formation de ces faits.

Nous voulons étudier l'Homme dans le même sens que lui. Nous ne voulons pas borner notre étude aux objets qui tombent sous nos sens : nous ne nous contenterons pas de le voir, de le toucher ; nous voulons le *connaître* dans toute son intimité. Retranchons de cette *proposition du sujet* les mots qui la restreignent aux organes où les Passions se font le mieux ressentir, et disons simplement en latin ou en français : « J'entreprends de » connaître l'Homme, et de sonder ses profondeurs. » Ce début nous appartient, et si Notre Ecole voulait faire l'Epopée de sa Doctrine en centons, elle ne saurait mieux choisir que ce premier vers :

Nosse Hominem, penitùsque imas tentare latebras
. . . .
Aggredior.

C'en est assez pour la première idée de mon Epigraphe ; venons à la seconde. Je la tire d'une formule chrétienne. Ceux qui ont une notion de la Lithurgie Catholique connaissent ce qu'on appelle *Préface*, ou *Immolatio*, *Inlatio*, qui est une sorte de Proclamation du Prêtre avant de prononcer le Canon ou formule du Sacrifice. L'objet de cette Proclamation est une invitation aux assistants de se joindre d'intention au Célébrant, dans l'auguste fonction qu'il remplit. Elle a été désignée par des noms divers. Le plus commun, *Préface*, vient de ce qu'elle nous introduit dans les idées et dans les sentiments dont le Canon va nous occuper. Le nom

d'*Immolatio* fait voir que l'action à laquelle nous participons est un véritable Sacrifice. Le nom de *Contestatio* fait allusion à l'invitation qui nous est faite de concourir à l'acte. *Inlatio* (1) ou *Illatio* paraît signifier une sollicitation à l'élévation de l'esprit.

Dans le commencement, cette invitation fut journellement formulée d'une manière uniforme. Vers la fin du v[e] siècle, le pape GELASE I[er] fit des Préfaces particulières pour chaque grande Solennité, afin d'associer l'idée de l'action avec celle de l'événement dont on fait l'anniversaire.

Or, l'immolation du jour de NOËL rappelle l'Incarnation du Verbe. Elle nous engage à retracer dans notre esprit la Naissance et la Vie de l'HOMME-DIEU, que l'Histoire met en quelque sorte sous nos yeux. — Pour quels motifs? — Ecoutez-les : *Ut dùm visibiliter eum cognoscimus, per hunc in invisibilium amorem rapiamur.* « Afin qu'à mesure que nous le connaissons visiblement, » nous nous sentions plus transportés de l'amour des » choses invisibles. » — N'avez-vous pas entendu souvent la même exhortation dans cette ECOLE et dans les mêmes termes, en la rapportant à l'Homme Naturel considéré sous le rapport médical? Il n'est pas un de mes Collègues qui n'ait eu l'occasion de vous dire: Etudiez l'Homme dans l'amphithéâtre, mais de telle sorte qu'à mesure que vous le contemplez physiquement, vous sentiez l'indispensable nécessité de savourer, par l'intelligence, des causes que vos sens ne sauraient saisir. Quand vous venez d'écouter une démonstration anatomique, vous ne pouvez pas entendre, dans cette enceinte ou à la Clinique, une Leçon où le Professeur ne vous dise, soit textuellement, soit implicitement : *Assez pour le cadavre ; considérons maintenant l'Homme avec sa Vie, ses Instincts, son Intelligence.* Cette invitation n'est-elle pas une véritable *Inlatio?* Autant vaudrait dire : *Sursùm corda.* Je ne crains donc pas de mettre dans mon Epigraphe les propres mots de l'Eglise.

Pour la compléter, il faut exprimer la troisième idée, qui est que, dans NOTRE ECOLE, *la Pratique n'est que le résultat consommé de la pensée théorique.*

MICHEL-ANGE me paraît avoir exprimé une maxime semblable dans un Sonnet sur lequel VARCHI a fait une Leçon publique (1). Il me semble dire dans le premier quatrain : « Quel est l'Artiste que l'on doit regarder » comme le plus grand? — C'est celui qui, ayant dans » son esprit une belle conception (dans l'ordre de la » Sculpture), est arrivé à ce point, que la main obéit » fidèlement à l'Intelligence. »

Non ha l'ottimo Artista alcun concetto,
Che. . . . . non. . . . .
. . . . solo à quello arriva
La mano, che ubbidisce all'Intelletto.

Ce précepte, primitivement formulé par un Sculpteur pour des Sculpteurs, est également applicable non-seulement à la Chirurgie et à tous les Arts manuels, mais encore à toutes les exécutions, quels que soient les organes par lesquels elles sont accomplies. Oui, sans doute, pour pratiquer, dans quelque ordre que ce soit, il faut de l'exrcice ; mais le commandement doit partir d'une Intelligence éclairée. Si l'initiative est ailleurs, l'Art n'existe pas. L'idée du besoin, l'idée de l'indication, l'idée du moyen de satisfaire, doivent être indissolubles. Je me méfie de la Science qui ne se justifie pas par l'action. Quant à l'action qui n'aurait pas son principe dans l'archétype mental de ces trois idées, je la mépriserais.

Voilà les Principes les plus saillants de NOTRE ECOLE. Voilà l'ensemble de mon Epigraphe. Redisons-la tout entière dans la langue la plus familière, en en rendant les idées explicites et liées : « Nous voulons connaître » l'Homme..... pour le servir; nous entreprenons d'en » rechercher toute la nature. L'inspection des objets visi» bles, qu'il faut d'abord étudier soigneusement, ne sera » pas pour nous une occasion d'aheurtement : si elle ne » suffit pas à la résolution, elle nous inspirera le désir » d'étudier avec la même ardeur les Puissances Invisibles » qui l'animent. Ainsi, instruits, comme nous cherchons

(1) On trouve ce mot dans la Messe Mozarabique. V. *De antiq. Eccles. ritibus*, par D. MERTENE. *Rotomagi*, 1700, T. I, p 394.

(1) *Due Lezzione di* M. BEN. VARCHI, *nella prima delle quali si dichiara un Sonetto de* M. MICHELAGNOLO BUONARROTI. *Firenza*, 1549.

»à l'être, des besoins de l'Homme, non-seulement par »rapport à ses organes, mais encore par rapport aux »causes vivifiantes, l'Art Médical sera tout rationnel, »et notre Pratique entière sera le résultat d'une volonté »réfléchie et justifiée. »

Messieurs et chers Élèves,

Ce court centon exprime la tendance de notre Enseignement. Il caractérise le vrai Vitalisme Hippocratique, le seul qui nous paraisse digne d'être propagé. Cette tendance mentale diffère-t-elle de la règle du Bon Sens?

Je fais des vœux pour que le Public qui veut prendre part aux dissensions intestines de la République Médicale, sache quelles sont les causes pour lesquelles nous subissons des contradictions et des censures.

J'aurais pu mettre, à la place du troisième passage, quelque sentence plus claire, plus énergique et aussi appropriée à ma pensée. Mais je l'ai préféré à tout autre, parce que je l'avais employé dans une circonstance solennelle dont le souvenir m'est cher. Il y a trente-un ans que, prononçant le Discours de Réception en ma qualité de Professeur de Chirurgie à la Faculté de Médecine, je disais à l'Auditoire, où se trouvaient de mes disciples, devenus, long-temps après, pères de plusieurs d'entre vous,.... ce que Michel-Ange avait dit à ses élèves. Je rappelle avec tendresse la sympathie mutuelle qui existait entre l'Orateur et les Assistants. J'avais pour les pères les sentiments que j'éprouve à présent pour leurs fils. Puisse la réaction des fils être aussi bienveillante que le fut celle des pères!





SECONDE LEÇON.

MESSIEURS,

Je vous prie de retenir dans votre esprit la caractéristique de notre Enseignement Médical, que j'ai exprimée dans mon Epigraphe. Je vais en répéter la traduction libre ou la paraphrase que j'avais prononcée.

« Nous voulons connaître l'Homme pour le servir ; » entreprenons d'en rechercher toute la nature. L'inspection des objets visibles, qu'il faut d'abord étudier » soigneusement, ne sera pas pour nous une occasion » d'aheurtement : si l'analyse des organes et des tissus » ne suffit pas à la résolution du problème, c'est-à- » dire à la détermination de cette nature, elle nous fera » sentir la nécessité et nous inspirera le désir d'étudier » avec la même ardeur les Puissances Invisibles qui l'animent. Ainsi, instruits, comme nous cherchons à l'être, » des besoins de l'Homme, non-seulement par rapport à » ses organes, mais encore par rapport aux causes vivifiantes, l'Art Médical sera tout rationnel, et notre » Pratique entière sera le résultat d'une volonté réfléchie » et justifiée. »

Cette déclaration me paraît importante dans l'intérêt de Notre Ecole, afin que le public connaisse bien nos tendances. Aussi, après l'avoir formulée oralement, je désire la traduire dans la langue pittoresque. Le Dessin que je vous présente figure une scène qui, bien interprétée, reproduit les paroles que je viens de proférer.

Mon Essai peut surprendre les personnes qui ont peu réfléchi sur le pouvoir de la Peinture. — La Caractéristique d'une Doctrine, me diront-elles, est une réunion d'idées abstraites ; comment peut-on en demander la représentation à un Art qui ne peut décrire que des objets visibles ? — L'objection s'évanouit si l'on songe que la Peinture n'a pas la prétention de dessiner directement la pensée ; mais on sait qu'il est un grand nombre de cas où elle dispose, en un système de lignes, des représentations visibles, dont l'ensemble fait naître dans notre esprit cette même pensée qu'elle veut nous communiquer. Vous savez bien que Raphaël, Poussin, Le Sueur, Hogarth ne se sont pas bornés à faire des portraits, et que leurs pensées les plus sublimes sont des idées abstraites qui viennent nécessairement dans notre intelligence, à l'occasion des objets physiques qu'ils ont combinés et représentés.

Mais, allez-vous me dire, pourquoi cette fantaisie de cacher dans un Dessin une pensée qui est si claire par les procédés de la parole? Pourquoi mettre dans une énigme ce qui est si naturel et si facile à comprendre? — Pourquoi, Messieurs ? Parce que l'Art du Dessin est un idiome aussi expressif qu'un autre, et que cet idiome est le plus puissant de tous.

Vous savez quelle est l'efficacité des images employées par la Poésie et par la Rhétorique pour graver les idées dans notre esprit. Quoique reçues uniquement par l'imagination, elles intéressent l'affectibilité et la mémoire.

Que doivent donc produire des images qui frappent les sens et ont de la ressemblance avec les modèles ?

Le goût général du public pour les estampes, pour les *illustrations* des livres, pour la lithographie, semble nous dispenser de chercher les preuves de l'utilité de ces moyens de propagation et de conservation des idées ; mais comme on pourrait croire que ce goût est une mode, une fantaisie du siècle, il est bon de rappeler les faits les plus célèbres qui mettent hors de doute l'influence des images.

Les Egyptiens, comme l'a prouvé feu M. Champollion, avaient diverses sortes d'écritures. L'écriture alphabétique ou phonétique, dont les caractères représentent conventionnellement les sons de la langue, est sans doute la plus commode, la plus claire. On s'en servait pour les usages ordinaires de la vie. Mais quand il fallait conserver et propager les lois, les préceptes, les vérités morales, on aimait mieux se servir d'une écriture figurative sculptée dans les obélisques, dans les colonnes, dans les monuments publics, écriture composée d'images pittoresques, célèbres sous le nom d'Hiéroglyphes. Vous savez quelle a été la durée et la fixité de cette nation. Pouvez-vous croire que la présence continuelle d'idées attachées à ces images n'a pas contribué à la pérennité de ses sentiments religieux et politiques ?

Ajoutons que l'Histoire, soit civile, soit militaire, soit maritime..... était toute représentée *toreumatiquement*, c'est-à-dire en bas-reliefs pratiqués dans les murs des palais, des temples, des lieux publics. Les documents qui nous en restent après tant de destructions, sont encore immenses.

Cette profusion d'hiéroglyphes et de scènes pittoresques, tels que ceux qui sont indiqués dans les quatre temples que M. Caussin a gravés dans son ouvrage sur le *Génie de l'Architecture* (1), et ceux dont MM. Champollion font mention et présentent plusieurs exemples, cette profusion, dis-je, prouve combien ce peuple intelligent et laborieux apercevait d'importance dans l'instruction par les Arts du Dessin. Aussi, je ne puis pas m'arrêter à une opinion que M. Quatremère de Quincy avait conçue pour expliquer ce fait. « C'est, dit-il, un » besoin pour l'Homme que d'embellir et de décorer tout » ce qui l'approche, tout ce dont il use... Les Egyptiens » durent éprouver ce besoin dans leur Architecture, et » durent l'éprouver d'autant plus, que ses formes étant » trop monotones, elles exigèrent en quelque sorte une » plus forte dose de cet assaisonnement que l'Art déco- » ratif emploie pour corriger l'insipidité d'un aspect trop » uniforme (1). » Est-ce que les Egyptiens ne songeaient pas à joindre l'utilité à l'agrément ? Il me paraît vraisemblable que dans cette surcharge ils travaillaient plus à l'instruction qu'au plaisir. Je les juge d'après nous.

Un fait célèbre qui prouve à la fois et la puissance des images pour la conservation des idées en général, et la sagacité du peuple qui en avait fait un si fréquent usage, c'est ce qui se passa dans l'Arabie chez les Hébreux, quand leur Chef venait de les tirer de l'Egypte, et qu'il s'occupait à leur donner une Constitution et un Code.

Il voulut établir la nouvelle société par l'idée la plus abstraite que l'on puisse concevoir, et qui était traditionnelle dans la famille d'où ce peuple descendait : je veux dire sur le Monothéisme, dans un temps et dans une contrée où, comme dit Bossuet, tout était Dieu excepté Dieu lui-même.

Moïse, dit Cunæus (2), « posa d'abord pour fonde- » ment de la Religion (qui devait être le nerf de la Poli- » tique) un Dieu unique et éternel, qui pouvait tout, » scrutateur et juge de toutes les pensées et de tous les » desseins des hommes, incréé, immuable, invisible, et » que tout l'Art humain n'était pas capable de représenter » tel qu'il est. » Cette idée faisait contraste avec la religion populaire des Egyptiens, qui adoraient un nombre infini de Dieux représentés sous les formes les plus

(1) Pl. 4, 5, 6, 7, après la 36e page.

(1) *De l'Architecture égyptienne, considérée, etc.* Dissertation couronnée, in-4o. Paris 1803, pag. 209.

(2) Voy. *la République des Hébreux*, par Basnage. T. 1, Préface in-8o. Amsterdam 1713.

bizarres, non-seulement humaines, mais encore bestiales et végétales. Dans la crainte que les Hébreux ne préférassent les Dieux *représentables* au DIEU invisible, ineffaçable, MOÏSE défendit rigoureusement l'emploi de ces images. Il comptait sur les traditions religieuses domestiques, et il était persuadé que le bon sens le plus commun l'emporterait sur la Théologie *Fétichismique* de MEMPHIS. En effet, sa présence suffit pour comprimer le goût idolâtre que le Peuple avait acquis à la vue de tant d'images; mais elle ne suffit pas pour l'éteindre. Le Législateur fit une longue absence. Qu'en arriva-t-il? Il en arriva une sédition qui pensa renverser ce grand projet: le désir d'avoir sous les yeux les ressemblances des Dieux adorés en Egypte, poussa la multitude à la révolte. Elle força l'autorité à mettre une idole à la place de JEHOVAH, et le Peuple se mit à genoux devant un Veau-d'Or. Vous savez quelle fut la punition de cette faute: 23,000 individus furent massacrés, et désormais il fut défendu de reproduire aucune idole sous peine de mort.

N'allez pas croire que MOÏSE eût de l'aversion pour les Arts du Dessin, pour la représentation des êtres vivants, comme on l'a dit. Il en sentait très-bien le prix, et il s'en est servi pour l'ornement de son Tabernacle. L'Arche d'Alliance est couverte de deux Anges; la Mer d'airain du Temple est portée sur douze bœufs de métal; les tapisseries ou courtines sont brodées et décorées de figures de Chérubins; le trépied du Chandelier à sept branches est muni de têtes sculptées; les bannières de ralliement des Tribus forment un blason, dont le meuble principal est, dans plusieurs, des figures d'animaux, dans un, la figure humaine. Ce n'est donc pas l'Art que MOÏSE déteste, mais bien l'idée théologique étrangère que le Dessin embellit, soutien, nourrit continuellement. D'après ce que je viens de dire, il rendit à la fois un hommage éclatant à la puissance de l'Art, et en le cultivant, et en se préservant d'un mal qu'il en redoutait.

Mais une des preuves historiques les plus convaincantes que l'on puisse citer en faveur de l'influence de l'Art du Dessin sur la conservation des idées abstraites, c'est la guerre intestine qui a désolé la Chrétienté pendant 150 ans, sous le nom d'*hérésie des Iconoclastes*. L'empereur LÉON L'ISAURIEN, voulant détruire quelques dogmes qui lui déplaisaient, commença par exterminer les signes corporels attachés à ces idées. Les partisans de ces opinions en défendirent les emblèmes iconologiques avec une fermeté et une constance qui rendirent l'autorité cruelle. Pendant un siècle et demi, on ne vit qu'actions et réactions, persécutions et martyres; jusqu'à ce que l'Impératrice THÉODORA, femme de THÉOPHILE, et Régente durant la minorité de l'Empereur MICHEL, son fils, eut assez de prudence et d'adresse pour dissiper cette lutte (1). Il ne m'est pas permis de juger, dans une chaire de Médecine, qui avait tort, qui avait raison entre les Iconoclastes et les Iconolâtres. Dans un tel procès, la cause est trop éloignée de nos études pour qu'il soit prudent de prononcer. Mais une chose qui est à la portée de tout le monde, c'est de reconnaître que des idées abstraites corporifiées par les procédés pittoresques ou iconiques ont une vertu qu'elles n'avaient pas dans leur exposition naturelle, et que cette fonction a le pouvoir d'inspirer des attachements et des répulsions invincibles.

Il ne faut pas être surpris d'après cela que dans le Moyen-Age, avant l'invention de l'imprimerie, les monuments publics, et surtout les Eglises, aient été des Musées de Peinture et de Sculpture, dans lesquels on a vu la représentation des personnages les plus illustres, et l'image des événements dont il importait le plus de conserver le souvenir. Alors les Cathédrales et les grandes Eglises Abbatiales étaient de vraies Bibles, et cette tendance iconologique ne se ralentit que lorsque la gravure en bois et en cuivre eut répandu avec profusion des Bibles graphiques portatives et populaires.

Ces faits m'ont donné une conviction entière sur la haute vocation des Arts du Dessin.

Je suis étonné de voir dans une Lettre de POUSSIN, adressée à M. de CHAMBRAI, une définition de la Peinture qu'il avait tirée de l'*Histoire de la Peinture chez*

(1) MAIMBOURG, *Histoire de l'hérésie des Iconoclastes.*

les Anciens, par Fr. Junius (Du Jon) (1), définition sur laquelle il n'a fait ni critique ni remarque. La voici : « *Définition*. C'est une imitation faite avec lignes et » couleurs, sur une superficie plane, de tout ce qui se » voit sous le soleil ; sa fin est la délectation. » — Que beaucoup de Peintres, dont les ouvrages ne s'adressent qu'à l'œil et au sens, acceptent cette définition, je n'y trouve pas à redire. Mais que Poussin, le savant et le philosophe Poussin, dont toutes les toiles sont remplies d'instruction ; où vous trouvez ou un fait historique, ou une leçon d'Archéologie, ou une idée morale, usuelle, ou une réflexion profonde, ou un exemple à suivre ;... Poussin, que Lady Morgan trouve trop érudit, mis en comparaison avec Salvator Rosa, et qu'elle s'avise même de traiter de pédant : que Poussin laisse passer sans réclamation que *la fin de la Peinture est la délectation*, cela me paraît un grand sujet de surprise. Selon toutes les apparences, il s'est tu par modestie. Toutes les fois que je vois une de ses productions, je me demande : Quel a été son but ? A-t-il voulu me donner du plaisir pour être plus sûr qu'il m'instruirait ?... Ou bien, a-t-il cru qu'en m'instruisant il me donnerait du plaisir ?

Si l'instruction pittoresque est souvent plus énergique que l'instruction orale, elle est aussi plus surveillante, plus constante, plus *incessante*. La bouche se fatigue et se tait ; la paresse ou la répugnance laissent dans la reliure des volumes des vérités difficiles ou importunes. Mais les toiles, les murailles, les pierres chargées d'images parlent continuellement, et pour se soustraire à leur voix, il faudrait renoncer au bienfait de la lumière. Aussi, il y a peu de grands et beaux établissements didactiques où il n'y ait quelque représentation pittoresque dont le but soit une instruction. Dans l'édifice de cette Faculté, vous voyez plusieurs preuves de cette intention. Il y en a davantage dans celui qu'occupe la Faculté de Médecine de Paris.

Il y aurait de l'imprudence à comparer deux monuments si disparates sous le rapport architectural. Mais il n'est pas indifférent de les examiner sous le point de vue *iconico-didactique*, sous le point de vue des représentations instructives. Quelles que soient les disproportions de l'exécution technique, il est bon d'étudier les intentions des Ecoles qui ont suggéré les pensées respectives.

Remarquez bien, Messieurs, que l'édifice occupé par la Faculté de Médecine de Paris a été fait par et pour les Chirurgiens ; tout ce que l'on y trouve de pittoresque y était avant que les Médecins y fussent entrés ; par conséquent, si dans le parallèle il y avait quelque chose qui fût digne de censure, ce ne pourrait pas être l'honorable Faculté qui en serait responsable. Ainsi, mes critiques ne peuvent point intéresser une Corporation que je respecte, et dans laquelle je me glorifie d'avoir trouvé des témoignages de bienveillance.

Mais l'Ecole Organicienne est la descendante des Chirurgiens de Saint-Côme ; ils ont, l'une et les autres, les mêmes principes, les mêmes tendances ; ce que leurs Ancêtres ont fait, ils le feraient et ils le soutiendraient. Pour vous faire connaître les caractères distinctifs de notre Doctrine, je l'ai long-temps comparée avec la leur ; je continue de faire le parallèle de leur enseignement iconique avec le nôtre.

A Paris, on voit sur la frise qui passe derrière les colonnes corinthiennes de l'Amphithéâtre cinq médaillons qui sont les portraits de cinq Chirurgiens français, savoir : de Pitard, de Paré, de Maréchal, de Lapeyronie et de Petit.

La Biographie des Hommes Illustres est une partie de l'enseignement qui est digne d'une grande considération. Mais, pour lui donner le plus d'utilité, il ne faut pas se contenter de présenter des portraits de famille : il faut présenter les plus beaux modèles, d'où qu'ils soient, et en assez grand nombre pour qu'ils complètent une perfection collective.

Il y aurait quelque chose à désirer sous ces rapports dans la Biographie Sculpturale dont je parle. Paré et Petit sont de grands personnages dans leur spécialité.

(1) Collection de Lettres de Nicolas Poussin. Paris, 1824, in-8°. *Lettre du 7 mars 1665*, p. 346.

Mais comment justifier le culte public de Pitard et de Maréchal ? Quant à Lapéyronie, il mérite des éloges par l'usage noble qu'il a fait de son crédit et de sa fortune; mais qu'est-ce que cela fait pour la Science ? Vous me direz qu'il a beaucoup aimé son Art et son Académie. Mais c'est encore un problème de savoir si cet amour était pour la Science, ou si c'était pour l'esprit de corps. Voulait-il l'agrandissement de la Science de l'Homme, ou bien la considération des Artistes qui se livraient exclusivement à une partie de l'Art?

A Montpellier, les portraits de tous les Professeurs morts depuis la fondation de la Faculté jusqu'à présent, forment un nombre assez considérable pour rendre plus probable la réunion des qualités désirées; cependant il en est peu que nous exposions à la vénération publique. Ce sont, pour nous d'abord, l'Histoire Généalogique de la Famille et la liste des défenseurs de la Doctrine; ensuite, ils sont l'objet d'un culte filial qui nous édifie et nous console... Les modèles que nous présentons ne peuvent être suspectés ni de reconnaissance ni d'adulation.

Il est vrai que dans la Salle des Actes, où la tête d'Hippocrate est l'objet le plus éminent, on voit quatre bustes d'hommes qui ont illustré la Faculté. Mais ils auraient obtenu de nous les mêmes hommages, quand ils auraient vécu ou enseigné à Paris, à Londres, à Rome : ce sont Chauliac, Rivière, Sauvages, Bordeu. L'Histoire de la Médecine vous dit qui ils étaient.

A Paris, dans l'ancienne Salle des Actes se trouvaient peintes les figures humaines allégoriques de la Pharmacie, de l'Ostéologie, de la Botanique, de la Myologie, de la Pathologie et de l'Angéïologie.

La pièce qui, chez nous, précède l'Amphithéâtre et que l'on appelle l'*Atrium*, est ornée aussi de bustes et de médaillons; mais au lieu de figures emblématiques, qui trop souvent sont vagues, insignifiantes, on a préféré y mettre les portraits d'Hommes Illustres de tous les temps et de tous les pays, dont les talents servent d'exemples et dont les ouvrages entrent dans la constitution de la Science Médicale. Ces figures et les ornements symboliques qui les accompagnent ne sont pas, comme à Paris, des objets isolés, indépendants les uns des autres; ils sont tous disposés de manière à former un enseignement muet. Celui qui les suit exactement dans l'ordre indiqué, s'aperçoit que la liste des titres compose de vraies *partitions médicales*, c'est-à-dire forme le catalogue méthodique des parties essentielles de la Médecine, avec la désignation de personnages illustres de toutes les époques et de tous les lieux, qui sont les représentants respectifs de ces parties.

Ces divisions capitales de la Science, que quelques-uns affectent de dédaigner comme trop scolastiques, sont plus utiles que nous ne le voudrions; car nous avons le chagrin de les voir négligées par des gens à qui elles devraient être familières. Les partitions seraient encore plus importantes dans les pays où l'on est persuadé que l'Anatomie est l'unique source de la Médecine. Il est aisé de voir, dans notre *Atrium*, que l'Anatomie est une partie intégrante de cette grande Science, mais qu'il y a au moins douze autres connaissances qui ne découlent pas de l'Anatomie, qui ont besoin d'études spéciales, et qui sont au même rang qu'elle pour la composition de la Médecine-Pratique.

Le tympan du fronton de l'Amphithéâtre de Paris est occupé par une action allégorique instructive : c'est un serment sur l'autel, d'une alliance indissoluble de la Théorie et de la Pratique. Il n'est certainement pas inutile de mettre en évidence une promesse qu'il est bon de renouveler de temps en temps. Il n'est pas très-rare de trouver des Savants qui pensent d'une manière et agissent d'une autre, et rien de plus commun que de voir des Praticiens faire divorce avec la Théorie.

Mais le symbole de la Pratique, qui lors de la fondation du monument pouvait être juste, nous paraît aujourd'hui faux et dangereux. On ne le voudrait certainement pas à Montpellier. Ce symbole est une Déesse armée d'un couteau courbe. Si l'on veut que cet instrument soit l'emblème de la Chirurgie, nous ne réclamerons pas, quoique nous eussions bien des choses à dire. Mais nous ne souffririons pas qu'il représentât

toute la Thérapeutique. Il serait malséant de représenter tout l'Art par un des mille moyens usuels, et encore par un moyen manuel et *cultellaire*. C'est une triste alternative que *l'amputation ou la mort*.

Dans l'intérieur de l'Amphithéâtre de Paris, on voit trois sujets intéressants exécutés sur le mur droit, au-dessus de la grande porte. Nous ne pouvons rien comparer aux deux premiers, parce qu'ils sont moraux, et que nous nous consacrons exclusivement à la Science. Le troisième est scientifique, et c'est contre celui-là seulement que nous voulons lutter. Disons un mot sur les premiers; nous porterons plus d'attention au troisième. Celui du milieu est la distribution des récompenses données par le Roi aux plus dignes. La vue de pareilles scènes doit enflammer le zèle, et par conséquent servir au soulagement de l'Humanité et au perfectionnement de la Science.

Le sujet qui est à la gauche du spectateur a pour titre: «Ils (les Chirurgiens) étanchent le sang consacré »à la défense de la Patrie.» En effet, des Chirurgiens pansent des blessés dans la mêlée d'une bataille. On ne peut que louer un sentiment aussi noble, pourvu qu'il ne soit ni exclusif, ni jaloux. La Bienfaisance Médicale n'est pas confondue avec le Patriotisme. Elle doit s'étendre par devoir à toute l'Humanité, sauf à lui permettre de s'attendrir seulement sur les siens. Quoique le cœur en dise, la Loi Naturelle veut qu'en ma qualité de Médecin, je fasse à mon semblable, quel qu'il soit, ce que je voudrais qu'on me fît dans pareil besoin.

Cette remarque me paraît n'être pas inutile, dans un temps où quelques-uns voudraient rendre inhumaines les vertus civiques. Le don fait à la Faculté de Médecine de Paris, du tableau de GIRODET représentant HIPPOCRATE *qui refuse les présents et les demandes du Roi de Perse*, est fort vanté, non-seulement sous le rapport technique, mais encore comme expression d'une vertu sublime. Je voudrais que cette action fût analysée, pour qu'on pût distinguer ce qui doit servir de modèle, d'avec ce qui est susceptible de contestation. ARTAXERCE aurait désiré posséder dans ses Etats un Médecin de cette réputation, et il charge un Gouverneur de l'Hellespont d'engager HIPPOCRATE à s'établir dans l'empire du Grand Roi, en lui offrant un rang très-élevé, avec des richesses immenses. La négociation se fait par correspondance; le Peintre l'a rendue dramatique. La réponse écrite d'HIPPOCRATE est qu'*il a tout ce qu'il désire; qu'il ne lui serait pas permis de jouir des avantages qu'on lui offre*, et qu'*il ne consentirait pas*, ajoute-t-il, *à guérir les maux des étrangers qui sont les ennemis des Grecs* (1). Bon pour le refus de renoncer à sa Patrie et de devenir membre d'un autre Etat, bon pour le désintéressement, bon pour le dédain éprouvé à la perspective d'une vie opulente et voluptueuse; mais déclarer qu'on ne veut pas soulager les individus souffrants d'une Nation ennemie, c'est un point de Morale qui n'est pas encore arrêté. Est-ce qu'un malade qui demande du secours est jamais l'ennemi d'un Médecin? Il n'est pour lui qu'un malheureux. Quand ALEXANDRE voit PORUS porté sur un brancard, il devient son ami (2). Quand NAPOLÉON voit passer les Autrichiens blessés à Austerlitz, il les salue et donne l'exemple du respect dû au malheur. Est-ce que les Médecins doivent être plus durs que les Conquérants?

Dans la guerre dite *de sept ans* que la France fit à l'Angleterre en 1755 (3), BARTHEZ, Médecin-Consultant, suivit l'armée en Westphalie, et y fut atteint du typhus épidémique. Par qui fut-il traité? Par le célèbre WERLHOFF, Médecin de GEORGES II, Roi d'Angleterre. C'est peut-être à un ennemi politique que nous avons dû la vie d'un des hommes qui ont le plus illustré cette Faculté. Félicitons-nous de ce que la Morale du Médecin Hanovrien n'a pas été celle du Médecin de Cos.

La partie de la fresque qui se termine à la droite du spectateur, est celle dont l'intention a le plus de profondeur, et intéresse le plus la Science Médicale. L'Auteur exprime ainsi le sujet: « La Théorie de l'Art est

(1) HIPPOCRAT. *Epistolæ*. 5. Trad. de CORNARIUS.

(2) Voir le tableau de LEBRUN où cette scène est représentée.

(3) C'est dans cette guerre que fut tué le Marquis de MONTCALM, dans le Canada, au siége de Québec.

»indiquée par ESCULAPE, qui découvre les secrets de »l'Anatomie. Dans le nombre des Sectateurs, on remar»que ANDROMACHUS posant sa main sur un vase intitulé »*Theriake*. Dans un coin séparé, l'Etude paraît n'être »occupée qu'à lire et à méditer à la lueur d'une lampe. »On lit au-dessous :

»*Ils tiennent* des *Dieux les Principes qu'ils nous ont* »*transmis.* »

Commentons ce texte. Le Démonstrateur découvre les *secrets* de l'Anatomie. Vous savez à quoi se réduisent ces *Mystères*. Ce sont les siéges des Puissances animatrices, et les instruments dont elles se servent; mais pas le moindre soupçon des Principes Actifs qui doivent mettre le Système en jeu. La thériaque est là sans qu'on puisse imaginer un rapport entre les secrets de l'Anatomie et l'utilité du moyen. La description des parties du cadavre ne suffisent pas aux Principes de la Science, puisqu'un individu s'éloigne pour s'enfoncer dans l'étude et s'abîmer dans les livres. La déduction la plus naturelle est que, contradictoirement au préjugé enseigné dans les livres de Paris, l'Anatomie faite par ESCULAPE lui-même ne peut pas nous fournir les Principes fondamentaux de la Science.

Mais l'Inscription mise au bas ne s'arrête pas à cette proposition négative; elle énonce une assertion arbitraire, nuisible, inconvenante, savoir: que *les Principes de la Chirurgie nous ont été donnés par une révélation divine*. Il est impossible de la prendre à la lettre. Elle est certainement métaphorique, mythologique, poétique; mais je ne sais pas y trouver un sens juste. Dans la Science tous les Principes ne sont pas de la même élévation. Les règles physiques de la réduction d'une fracture, d'une luxation, d'une hernie; l'art de les maintenir en place; la synthèse mécanique des solutions de continuité, ne sont certainement pas des Principes Transcendants, et il ne faut pas faire intervenir la Divinité pour les concevoir et les formuler. Mais on a bien senti que les Principes Mécaniques n'étaient ni les plus usuels, ni les plus difficiles, ni les plus dignes.

La connaissance de la Force Vitale de l'Homme est une Science dont les hautes propositions sont beaucoup plus abstraites, et ne sont pas à la portée de tout le monde, pas même quand on considérerait cette Force comme les Chirurgiens doivent absolument la connaître, c'est-à-dire en tant qu'elle agit par réaction. Ce sont eux qui en ont, mais obscurément, senti la dignité. Pour ne pas les demander aux médecins, ils les ont rapportées aux Dieux. Quels sont les effets de l'apothéose donnée à ces propositions? C'est de dispenser l'Artiste d'en rechercher la source rationnelle. C'est de laisser croire à quelques-uns que les idées les plus générales sont des actes de foi, et à d'autres que la recherche des Causes Vivifiantes de notre Système n'est pas à la portée de l'esprit humain. Vous savez quel est le degré d'estime du Public de ce siècle pour les idées réputées d'en-haut. Le plus grand tort que l'on puisse faire à une proposition, c'est de la diviniser.

Que pouvons-nous conclure de cette Peinture et de l'Inscription qui en est l'âme? C'est que la Chirurgie, de son aveu, n'a point de Principes solides, faute de s'être bornée à l'étude de l'Anatomie, et d'avoir décliné la juridiction de la Science de l'Homme, qui seule pouvait lui donner une consistance. Ce que je dis de la Chirurgie isolée, je le dis aussi de l'Organicisme, parce que le principe de l'Irritabilité n'est qu'une très-petite partie de la Doctrine de la Force Vitale, et que, destitué de connaissances plus générales, ce Principe fournit trop peu de ressource, en comparaison des besoins de l'Homme malade.

Nous verrons bientôt si l'instruction tirée de notre Dessin ne nous offre pas un enseignement plus substantiel.





TROISIÈME LEÇON.

MESSIEURS,

Après avoir analysé la fresque prétentieuse de l'Amphithéâtre de Paris, et vous y avoir fait remarquer le non-sens de la composition et de l'inscription chargée de l'expliquer, ... je me suis senti le courage de vous présenter une scène pittoresque, où j'ai prétendu corporifier notre Caractéristique. J'ai espéré que vous y trouveriez une invitation à marcher suivant les trois idées principales qui sont toujours dans notre entendement : *Connaître tous les faits de l'Homme, et en chercher la théorie ; — étudier avec le même soin les causes visibles et les causes invisibles qui coopèrent à l'exécution de ces faits ; — travailler à coordonner la Pratique avec la connaissance de la Nature Humaine.*

Ces trois recommandations nous ne les tirons pas des Dieux, mais bien d'une raison humaine éclairée et forte, résidant chez des hommes qui, suivant l'expression d'Ovide, *valaient les Dieux par l'élévation de leur esprit : Quique Deorum instar habent animos* (1) ; et qui, *au moyen de la méditation, ont su pénétrer* DES YEUX DE L'INTELLIGENCE *ce que la Nature refuse aux* REGARDS *des* HUMAINS. *Et quæ Natura negabat visibus humanis*, OCULIS EA PECTORIS HAUSIT (2).

Au lieu de représenter des divinités allégoriques insignifiantes ou des personnages dont il ne reste que le nom, qu'est-ce qui nous empêche d'évoquer les Grands Hommes réels bien connus, dont les ouvrages font une bonne partie du corps de Doctrine que nous enseignons, et qui sont nos modèles les plus respectés?

Voilà des Maîtres qu'il est utile de comparer, et dont il nous convient de rappeler souvent les préceptes. Rien de plus aisé que de les réunir par la pensée, de les mettre en conversation, et d'imaginer leurs dialogues d'après les principes et les maximes qu'ils ont enseignés. Plus je me suis arrêté sur cette conférence idéale, plus il m'a semblé que leurs discours devaient être conformes à notre Epigraphe.

J'ai communiqué ma pensée à un Peintre, lauréat de l'Institut, qui a été Pensionnaire à Rome, qui s'est fait remarquer dans les expositions annuelles, et qui est appelé à jouir d'une réputation étendue et durable : je veux parler de M. Bézard. Je vais vous dire mon sujet à peu près comme je l'ai exposé à l'Artiste. Il en saisit promptement l'esprit. Puisqu'un homme étranger à notre Science a si bien compris mon intention, je ne dois pas craindre de paraître obscur dans un auditoire qui connaît déjà la marche et le but de nos travaux.

Je me représente dans ma tête une assemblée scientifique. Les Membres, qui sont des personnages très-éloignés les uns des autres par les temps et par les lieux, doivent s'entretenir ensemble. Cet acte de mon imagi-

(1) *Metam., Lib.* XIV.
(2) *Id. ibid.*

nation ne peut choquer personne : les Dialogues des Morts de LUCIEN, du DANTE, de FONTENELLE, de FÉNÉLON, sont des fictions autorisées.

La Peinture a tous les priviléges de l'imagination, en tant que les fictions sont susceptibles de configuration. RAPHAËL nous en a donné de magnifiques exemples dans son Ecole d'Athènes, dans son Parnasse, et dans d'autres de ses admirables productions.

Personne n'est eu peine de savoir comment les interlocuteurs sont rassemblés : on ne demande pas plus de vraisemblance pour cette coïncidence que nous n'en demandons dans nos songes. Sortent-ils d'un sommeil plus long que celui d'EPIMÉNIDE? Sont-ils réunis par un art magique? Sont-ils dans l'Elysée du Paganisme, où ils se livrent aux exercices, aux récréations, aux occupations qu'ils aimaient durant leur vie terrestre? Tout est permis. Ils sont là : voilà le fait.

Mais une condition importante, c'est que les interlocuteurs aient tous un degré d'autorité, c'est-à-dire que leurs personnes et leurs ouvrages jouissent d'une grande considération. Il ne faut pas exiger que chacun des acteurs du premier ordre plaise à tous les spectateurs; mais il faut qu'il n'y en ait pas un qui ne soit digne d'une estime profonde au jugement de tous les hommes éclairés, même de leurs ennemis; pas un qui n'ait moutré une connaissance exacte de sa science particulière telle qu'elle était avant lui; pas un qui n'ait eu le talent, l'intention et la vertu, ou d'en agrandir les Principes, ou d'en fortifier quelque vérité, ou d'en extirper quelque erreur.

Six personnages ayant cette autorité suffiront pour le but présent : ce sont HIPPOCRATE, fondateur de la Science de l'Homme considérée sous le rapport médical, né à Cos, 460 ans avant l'ère chrétienne; GALIEN, né à Pergame dans le second siècle, devenu Médecin de l'Empereur MARC-AURÈLE, continuateur des travaux d'HIPPOCRATE; FERNEL, Médecin du XVIe siècle, né dans l'Artois, devenu Professeur à Paris, et Médecin de HENRI II, disciple d'HIPPOCRATE et de GALIEN, pour lesquels il eut toujours une profonde estime sans servilité; STAHL, né dans le milieu du XVIIe siècle, Professeur de Médecine de Halle de Magdebourg, et Médecin du Roi de Prusse; BARTHEZ, né en 1733, Professeur et ensuite Chancelier de la Faculté de Médecine de Montpellier; et VÉSALE, grand Anatomiste, né à Bruxelles dans le XVIe siècle, et Médecin de CHARLES-QUINT.

Je ne connais point d'homme qui se soit occupé avec autant de zèle, de Philosophie et de succès, de la Nature de l'Homme considérée sous le rapport médical, que les cinq premiers Illustres que je viens de nommer. Dans diverses Ecoles on a montré une préférence pour des hommes nouveaux, à qui elles décernent des monuments, des statues. Nous ne trouvons point mauvais que dans chaque pays il y ait des Auteurs de prédilection, honorés par sympathie, ou fêtés par quelque reconnaissance locale. Nous imitons l'Eglise Romaine, qui permet à chaque paroisse de solenniser pompeusement le patron choisi, quel qu'il soit, mais qui ne permet à personne de ne pas rendre le culte grave et universel prescrit pour les Apôtres et pour les Docteurs de l'Eglise. En effet, chez nous, celui qui montrerait du mépris ou de l'indifférence pour les cinq Princes de la Médecine désignés, serait réputé n'en avoir jamais lu les ouvrages, ou il serait véhémentement soupçonné d'être incapable de les comprendre.

L'objet de la conférence imaginée est d'entendre dire de la bouche de ces grands personnages les trois propositions qui constituent notre Caractéristique, et qui, dans notre conviction, sont la base de la Médecine. Je suppose qu'après s'être entretenus souvent des *révolutions*, des *progrès* dont parlent les Anatomistes et les *Positifs* de ce monde, ils ont désiré savoir où l'on en est réellement. On peut penser que VÉSALE a fait sonner fort haut toutes ces nouvelles, si conformes à ses désirs et à son goût. Des Professeurs de Clinique disent et impriment que la Médecine n'est et ne peut être qu'une application de la Physique à l'Anatomie. Une Secte Philosophique de nos jours, qui s'intitule elle-même *Philosophie Positive*, prétend comme EPICURE, que la Vie et le Sens Intime Humain sont l'effet de l'arrange-

ment de la matière, et que la Physiologie n'est que l'Art de démontrer cette assertion (1).

Le Matérialisme se démène en effet avec chaleur, et agit hostilement contre nous, puisque M. Aug. Comte montre ses répugnances contre les Ecoles Hippocratiques. Il ne craint pas même de faire un aveu qui semblerait une naïveté, si nous ne savions qu'il a trop d'esprit pour qu'il lui en échappe. Il dit textuellement que pour *obtenir une Physiologie* telle qu'il la veut, il importe de *l'isoler soigneusement de la Médecine, afin d'assurer l'originalité de son vrai caractère scientifique, en continuant la Philosophie Organique à la suite de la Philosophie Inorganique* (2). C'est défendre à l'aspirant de s'approcher de ceux qui ont le plus étudié les faits sur lesquels elle est fondée, et qui en ont déduit les conclusions les plus pratiques.

Comme l'Auteur est en admiration devant Bichat et Broussais, que devons-nous penser de l'opinion qu'il avait sur leur mérite médical? Les aurait-il hantés s'il les avait crus Médecins? Les éloges qu'il leur prodigue font leur censure.

Nos cinq Médecins, instruits de tous ces bruits, sentent le besoin d'entendre un Rapport exact sur toutes ces merveilles. L'Homme le plus expert dans l'analyse de notre Agrégat Matériel, Vésale, aura du plaisir à leur raconter les progrès d'une science qu'il avait tant cultivée, tant agrandie, et qui postérieurement a été enrichie des secours de la Chimie et de la Micrographie. Il est donc convenu entre eux et lui qu'une Conférence aura lieu, pour qu'ils puissent s'assurer si le perfectionnement de l'analyse anatomique aura pu expliquer physiquement les *lois* vitales et psychologiques qu'ils avaient rédigées, et qu'ils ne croyaient pas susceptibles d'une résolution par les *propriétés* chimiques et physiques. Ils ont appris à considérer les sciences physiques avec plus d'admiration que jamais, depuis ce qu'ils ont entendu dire de l'accroissement de l'Industrie, du bien-être matériel et des commodités de la vie.

Il faut que chacun des *Notables* apporte un livre de sa composition qui puisse représenter le résultat de ses plus profondes méditations sur la Nature de l'Homme. Ce meuble doit servir d'abord à dénommer les personnages, en supposant que le spectateur ne connaisse pas bien leurs figures. Ensuite, le volume pourra devenir un signe des idées qu'ils auront acquises en vertu de la démonstration anatomique. Celui qui, satisfait des explications physiques, reconnaîtrait que le Dynamisme Humain se résout par les lois du mécanisme et des affinités; celui-là déclarerait que ses lois, jusqu'alors provisoirement indispensables, sont dorénavant sans utilité, et il déchirerait les feuilles de son livre, ou mettrait ses tablettes sous ses pieds. Mais comme nous savons que les lois du Dynamisme formulées par eux ont toujours leur même valeur qu'auparavant, et que la Physique actuelle ne nous donne pas la moindre notion sur la source et l'essence des Puissances qui nous animent, il faudra que nos Savants retiennent leurs livres, s'y attachent plus que jamais, et fassent apercevoir que sans l'union de l'étude des Causes Invisibles avec l'étude des Causes Matérielles, la Science de l'Homme n'existe pas et la Médecine est nulle.

A ces données du sujet, adressées à l'Artiste, j'ai joint quelques mots sur le caractère de chacun de nos Héros, afin que la variété des gestes et des attitudes n'y fût pas en contraste avec la Biographie.

De plus, j'ai désiré que deux personnages célèbres se trouvassent dans cette scène, seulement comme amateurs, et comme pouvant avoir leur avis sur ces matières: ce sont Platon, qui s'est occupé de la *Nature de l'Homme*, et qui a montré de l'estime pour les écrits d'Hippocrate; et Michel-Ange, à qui, comme vous le savez, je dois de la reconnaissance, dont l'esprit est éminemment pratique, et qui a autant étudié l'Homme mort que l'Homme vivant.

Hippocrate, Galien, Fernel, Stahl, Barthez, Vésale, un Chimiste, un Micrographe, Platon et

(1) Cours de Philosophie Positive, par M. A. Comte, T. III, p. 346.

(2) *Ibid.*, p. 283.

Michel-Ange, étaient les acteurs obligés de la scène. Quant aux figurants, ils étaient *ad libitum*.

Voilà mon sujet : c'est tout ce que j'ai pu fournir pour ce travail. Voici la manière dont M. Bézard a exécuté cette pensée. Composition, disposition des objets et des personnages, figures, dessin, choix des formes, actions des individus, variété des expressions, détails techniques : tout est de lui. Je m'abstiens de tout éloge. Je vous demanderai seulement si vous connaissez beaucoup de Peintres qui soient capables de s'associer ainsi avec un Médecin pour concevoir une idée scientifique (et par conséquent abstraite) et pour la rendre visible.

Le lieu de la scène est le parvis d'un Temple d'Æsculape. La forme de l'édifice est un hémicycle; le plan en a quelques rapports avec celui du Palais de l'Institut, qui était autrefois le Collége Mazarin, ou des Quatre Nations. L'Architecture des ailes est simple, modeste, sévère même. Les colonnes qui ornent l'entrée sont d'ordre ionique. On sait que cet ordre convient à Minerve, et en général aux monuments consacrés aux Sciences. Je ne serais pas surpris que cet accessoire eût été choisi avec intention.

L'édifice est placé sur un soubassement construit en manière de perron. La forme en demi-cercle de ce perron fait que les degrés constituent une sorte d'Amphithéâtre. Il en arrive que le contour de l'hémicycle fait ce que les Anciens appelaient une Exhèdre commode, c'est-à-dire un lieu entouré de siéges, où les Gens de Lettres et les Philosophes se réunissaient pour converser et pour discuter.

Au milieu du parquet, et sur le premier plan, est un Cadavre étendu sur une table. Vésale, assis au-devant de ce Corps Humain, est accompagné d'un jeune Chimiste et d'un jeune Physicien, vêtus à la moderne, qui se servent de leurs instruments de Chimie et d'Optique. Vésale a disséqué et démontré les viscères du Cadavre, et les Ministres ont analysé et décrit les pièces que le Démonstrateur les avait chargés de faire connaître. Ces objets, et le caractère des personnes qui s'en servent, ne nous permettent pas un instant de douter du sujet de l'assemblée, surtout si l'on connaît les assistants, et si l'on jette un coup-d'œil sur les titres des porte-feuilles ou des tablettes dont ils sont munis. Il ne peut s'agir que de l'*Homme mort* comparé avec l'*Homme vivant;* par conséquent de la Nature de cet Etre, déterminée par les fonctions qui s'y passent quand il n'est pas Cadavre.

Sur les gradins de l'Amphithéâtre sont assis les cinq personnages essentiels. Ils sont sur la même marche, d'après le rang d'ancienneté, seule inégalité que l'on connaisse dans la République Scientifique. Hippocrate est au milieu, vis-à-vis l'entrée du Temple. A sa droite est Galien; à sa gauche Fernel. La ligne courbe du siége avance davantage les extrémités où se trouvent Stahl à la droite de Galien, et Barthez à la gauche de Fernel. Par conséquent, Stahl et Barthez sont au second plan du Dessin, et les trois autres sont au troisième.

A la gauche du spectateur et sur le premier plan, se trouve Platon qui indique et décrit un bas-relief antique célèbre, où se voit une allégorie de la Nature Humaine. Près de lui et vers le second plan, on rencontre Michel-Ange qui de loin indique un médaillon à Barthez.

Je ne vous parle pas de quelques autres figures que vous voyez dans cette composition : elles sont épisodiques. Ce ne sont que des oisifs, des curieux, peut-être même des amateurs timides et modestes, tout-à-fait muets.

Voilà l'Iconographie de cette composition : tâchons d'en faire l'Iconologie; c'est-à-dire, tâchons de deviner non-seulement toutes les idées qui ont été déposées dans ces traits par ceux qui les ont faits, mais encore quelques-unes de celles qui résidaient en puissance dans la tête des personnages ici représentés, et qui seraient écloses certainement dans des circonstances pareilles à celle que nous avons imaginée. Ce Dessin peut, sous certains rapports, être comparé au canevas d'une scène italienne, que les acteurs se chargent de remplir d'après l'esprit du drame et les convenances des rôles.

Cette divination exige une certaine connaissance des individus que l'on fait parler. Je ne puis pas supposer que nos Elèves soient assez familiers avec les idées doctrinales de nos Grands Maîtres; je me crois donc obligé

de leur dire quelques mots sur chacun de ces interlocuteurs, au risque de rappeler des faits vulgaires. Au reste, leur Biographie m'occupera peu; je n'aurai pas perdu tout-à-fait mon temps si mes remarques vous servent d'abord à l'intelligence de l'Iconologie actuelle, ensuite à l'Histoire Chronologique de la *Doctrine de la Force Vitale*, étudiée par les grands Médecins aux diverses époques de la Science. Je vais donc chercher à interpréter les hommes ici représentés, dont les idées sur la Science de l'Homme me sont assez connues. Je donne l'exemple; faites mieux à mesure que vous serez plus avancés dans la connaissance des Auteurs et de leurs principes.

1° Arrêtons-nous un instant sur HIPPOCRATE de Cos. Il n'y a pas de Médecin assez étranger à l'Histoire de la Médecine pour ignorer les droits qu'a ce nom à notre culte. Avant lui, la Médecine n'était point une Science; c'était une Pratique Expérimentale hasardeuse, qui ne méritait pas même le nom d'Art Empirique. En effet, les observations n'avaient pas été coordonnées, et la Nature de l'Homme était inconnue. HIPPOCRATE eut le talent de fonder la Physiologie. Malgré les obstacles qui empêchaient l'étude de l'Anatomie, il en eut des notions assez justes. Il connut assez le Mécanisme Humain pour désespérer avec justesse de voir l'Anatomie fournir les Principes d'action qui animent cet Agrégat. Il reconnut dans l'Homme les Organes, une *Gnômé* ou un Esprit Intelligent, et une Force Vitale unitaire, active, douée de toutes les aptitudes et propensions innées conservatrices. Ces vérités, communes par leur simplicité et sublimes par leurs applications, élevèrent la Médecine au rang de Science. Par ce moyen, les faits passés et futurs ont pu avoir leurs places. La manière abstraite dont les Causes Invisibles ont été désignées, a donné le modèle de la Philosophie Naturelle Expérimentale que BACON a si bien développée. Grâces à cette distinction, l'analyse de chaque fait nous donne tous les jours le moyen de caractériser chaque Cause Invisible, et d'en acquérir une notion plus explicite et plus distincte.

Les propositions fondamentales relatives à la constitution de l'Homme sont explicitement répandues dans divers écrits d'HIPPOCRATE. Je puis supposer qu'elles ont été primitivement rédigées dans un fragment de sa collection, lequel a pour titre : *De Naturâ Hominis*. Cet ouvrage très-incomplet ne représente pas dans la réalité toutes les idées de l'Auteur sur cette matière; mais il nous est permis de profiter de cet *intitulé* pour renfermer mentalement dans la catégorie tous les principaux Dogmes anthropologiques de ce grand personnage.

VÉSALE a terminé sa démonstration des Organes et des tissus. Ses auxiliaires ont joint à son discours tout ce que les Modernes ont ajouté aux dissections pour mettre à découvert les plus petits atomes de l'Agrégat Matériel.

Que peut dire HIPPOCRATE dont les Dogmes sur le Dynamisme nous sont si familiers? Il doit dire à VÉSALE : « Je crains que vous n'ignoriez le vrai sens de ce que »je demandais, lorsque je sollicitais mes successeurs »d'étudier la Nature Humaine. Connaissez-vous bien »l'étendue, le nombre, la variété des phénomènes »qu'il fallait expliquer? J'ai fait connaître dans le Dynamisme Humain une Force Vitale qui établit une *unité* »*d'action* dans un Agrégat où vous n'avez montré que »la *continuité des tissus;* un *consensus unus* qui n'a »pas son origine dans le système organique, puisqu'il »n'existe pas dans le cadavre; un *fluxus unus* dont »vous ne m'avez pas montré le Principe; une *conspi*»*ratio una*, une *synergie* ou coopération d'organes »fort éloignés, dont vous n'avez pas découvert le mé»canisme. Vos sectateurs ignorent certainement la dif»ficulté de la question de la Nature Humaine, quand »ils se bornent à faire l'analyse de l'Instrumentation, »sans avoir aucun souci du Dynamisme qui la met »en jeu. Je suis reconnaissant de ce que vous m'avez »appris sur ce dernier point, qui me sera utile pour »la Chirurgie et pour quelques détails de la théorie »des fonctions. Mais, pour ce qui regarde cette Force »qui constitue la Vie, et à laquelle je suis obligé de »m'adresser à tout instant en Pathologie et en Théra»peutique, je suis contraint de garder mes lois expéri»mentales. Je vous conseille de vous en servir encore, »si vous voulez que la Médecine soit une *Science*, et »la Pratique un *Art*. »

Tout cela doit avoir été dit avec gravité, calme et impassibilité, par un homme qui est accoutumé aux contradictions et aux objections.

2° Si Galien n'avait été que le disciple et l'apôtre d'Hippocrate, il ne figurerait pas ici; mais il a été son continuateur, son *exploiteur* (1), son ordonnateur, et la manière dont il a rempli ces fonctions l'a mis sur le rang le plus élevé. Cinq cents ans qui s'étaient écoulés entre eux n'ont pas été perdus pour lui. Platon et Aristote l'ont exercé dans les procédés philosophiques, et lui ont fourni des faits de toutes les espèces. Ses confrères de toutes les époques, ses contemporains et sa propre pratique ont beaucoup grossi la masse des observations anthropiques, pathologiques, thérapeutiques, hygiastiques. Il sut tout mettre à l'œuvre, et il composa une Encyclopédie Médicale imposante, qu'on est obligé d'admirer encore après que l'on a vu les imitations successives qui en ont été faites.

En suivant les traces d'Hippocrate dans la Constitution de l'Homme, et en reconnaissant la distinction des *parties* du corps ou de ses organes, de la Force Vitale ou de la *Nature*, et de l'Ame pensante, il travailla avec le même zèle à l'étude des causes métaphysiques qu'à celle des causes physiques. Il agrandit tellement l'Anatomie qu'il a été regardé comme le créateur de cette science. L'application à la recherche des facultés *de la Force Vitale* inspirera toujours une profonde estime aux personnes qui voudront pénétrer dans le fond de la Biologie. Sa distinction de l'*Affection* morbide et de la *Maladie*, fait voir combien il avait réfléchi sur l'unité de la Force Vitale, et combien il avait su séparer la *nature* de l'état morbide d'avec ses manifestations. La connaissance de l'Anatomie et celle de la Force Vitale, jointes avec celle de l'Ame pensante, le mirent en état de faire ce Traité des Fonctions désigné sous le nom de *De Usu Partium*, qui est un des plus beaux monuments de l'Antiquité sur l'Anthropologie, et que Haller lui-même, si peu propre à sentir la valeur des recherches sur les parties métaphysiques de la Physiologie Humaine, a loué avec effusion. Il profita de cette occasion pour déduire de l'Anatomie un argument puissant pour les causes finales. Il légua à la postérité les principaux matériaux utiles pour la séméïotique des maladies organiques internes, pour les états variables de la Force Vitale, et pour la *précognition*. Un livre qu'il a fait touchant les relations qui existent entre la Force Vitale et la Puissance Morale, *Quod animi mores temperamentum corporis sequantur*, et dont le titre a servi d'occasion à bien des opinions erronées, n'est certainement pas une démonstration de sa première proposition, mais il a le mérite de nous obliger à penser, et il nous suggère quelques idées utiles pour la rédaction des lois de l'Alliance ou des *lois spondématiques*. Sa Thérapeutique est un véritable Art, plus avancé que celui d'Hippocrate. Toutes les parties ont été examinées avec soin. Quand on a considéré les titres de tous les sujets dont il s'est occupé, on est étonné de l'immensité de ce programme. Je ne dirai pas que l'Auteur ait épuisé toutes les questions possibles; mais ceux qui seront en état d'allonger cette liste se garderont bien de croire qu'ils avaient été en état d'en faire une pareille.

Galien ne paraît, dans cette toile, ni aussi patient, ni aussi indulgent qu'Hippocrate. Il ménageait peu ceux dont les opinions n'étaient pas les siennes. Il maltraitait ses prédécesseurs; il n'épargnait pas davantage ses contemporains, lors même qu'ils n'étaient pas agresseurs; que ne doit-il pas faire à l'égard des successeurs qui l'ont vivement attaqué? Il me semble qu'il se contraint, mais les propos qu'il adresse à Vésale ne me paraissent pas *madrigalesques*.

«Vous avez bien fait, lui dit-il, de signaler mes erreurs » anatomiques, et d'y substituer vos découvertes. Il est » singulier que vous laissiez voir tant de chaleur et » d'âcreté quand il s'agit d'un intérêt anatomique dont les » conséquences de côté ou d'autre ne peuvent être ni funestes, ni fort heureuses. Vous avez perdu de vue la grande » question médicale, qui est la détermination de la Nature » Humaine. Vous ne vous occupez que de la partie matérielle, et cela ne vous avance guère touchant la partie des » Forces Vitales, que vous négligez comme si elles n'exis-

(1) Dictionnaire de Trevoux.

»taient pas. Si vous ne vous étiez pas tant borné dans vos »études, et que vous eussiez voulu mériter le titre de »Médecin de l'Empereur, vous auriez trouvé dans mes »recherches sur les *Facultés Naturelles*, dans mes »écrits si nombreux sur la Médecine, notamment dans »ma distinction de l'*Affection* d'avec la *Maladie*, quelques »compensations de mes imperfections, et vous n'auriez »pas été forcé de vous borner à écrire sur la Chirurgie »des choses que l'on savait avant vous. Il est à désirer »sans doute que l'on vous imite dans votre zèle pour »l'Anatomie, mais il serait malheureux que l'imitation »allât jusqu'à négliger l'étude des Causes en vertu des»quelles l'Homme est vivant. »

3° Fernel peut n'être pas plus disposé aux nouveautés. Il avait connu Vésale à Paris, et c'est vraisemblablement pour censurer la rage d'Anatomie que le Belge avait montrée dès son adolescence, au préjudice des autres parties de la Science de l'Homme, qu'il s'était prononcé contre les dissections subtiles. Laborieux, toujours pénétré du sentiment de ses devoirs, occupé de l'étendue des obligations que lui imposaient l'immensité de la Science Médicale et la gravité de sa profession, il était habituellement sérieux et même triste. Il s'indigne quand il voit que notre siècle dédaigne les études profondes de la Philosophie et de l'Antiquité Médicale; il s'irrite quand il voit que les imitateurs de Vésale se sont obstinés à croire que toute Science Anthropologique doit dériver de l'Anatomie. C'est avec aigreur qu'il montre son livre de *Abditis Rerum Causis; des Causes Cachées des Choses*, à des gens qui passent toute leur vie à contempler les Causes Visibles. « Ne vous attendez pas, leur »dit-il, à jouir de l'inspection de la Puissance qui nous »conserve, qui nous réchauffe, qui possède et exerce »tant de facultés naturelles : elle n'est pas à la portée »des sens. L'Intelligence seule vous en aurait fait con»naître les modes d'action, les caractères et les causes »d'affection, les susceptibilités et les allures. Ces con»naissances jointes avec celle de l'Anatomie, constituent »la vraie et seule base de la Médecine. Mais pour les »acquérir, il fallait de la Philosophie, et vous vous opi»niâtrez à l'ignorer. N'avez-vous pas un de vos héros »qui a employé sa vie à *extirper*, dit-il, l'*Ontologie* de »la Médecine? S'il sait la valeur du mot, quelle folie! »S'il ne la sait pas, quelle ignorance et dans le *Grand* »*Homme* et dans les Admirateurs! » — Voilà, entre autres choses, ce que Fernel dit à Vésale, ainsi qu'à l'Anatomisme de notre temps.

4° Stahl, le grand Stahl ne peut pas se taire dans une telle conjoncture. Il veut tout entendre sans prévention, mais je ne réponds pas que dans ses discours il y ait toute l'aménité désirable. Souvenez-vous de ce qu'il est. Né à Anspach, dans la Franconie, il reçut une excellente éducation, si on en juge par les premiers écrits qu'il publia lorsqu'il ne devait pas avoir plus de 22 ans. Il étudia en Médecine à Iena. Il se pénétra des faits et des déductions dont cette science se composait au commencement du XVII[e] siècle. La Chimie, qui était dans son enfance, lui plut beaucoup. Il l'étudia, la développa et lui donna une forme régulière. Elle fut pour lui une agréable distraction et une source de moyens thérapeutiques.

Il vit, si ce n'est pas la naissance, au moins les progrès de l'invasion du Cartésianisme. Il fut révolté de la prétention d'expliquer les fonctions vitales, soit de l'état de santé, soit de l'état de maladie, au moyen des principes de la Physique et de la Chimie, et il résolut de s'opposer de tout son pouvoir à cette monstrueuse alliance. Tout le monde a remarqué l'imposante autorité d'un homme à la fois grand Médecin et grand Chimiste, qui traça la ligne de démarcation entre les pouvoirs respectifs des causes nécessaires, aveugles, infaillibles, et des causes contingentes, agissant par convenance, accommodées aux besoins.

Malgré l'inexorabilité habituelle avec laquelle Stahl traitait les Cartésiens, il fit une concession qui lui a été cruellement reprochée. On disait tant, comme Descartes, qu'il n'existait dans la Nature que des substances spirituelles pensantes et des substances matérielles, que tout doute sur l'essence des causes était une absurdité, et qu'il fallait les classer toutes forcément dans l'une ou dans l'autre de ces catégories : qu'il n'osa pas revenir au

scepticisme d'Hippocrate, et il consentit à classer la Force Vitale dans une des deux divisions. Mais comme il était pénétré de l'incompatibilité d'un dynamisme physique ou chimique avec la cause des phénomènes vitaux, il se tourna de l'autre côté. L'ensemble des faits des Agrégats vivants ne cessa jamais de lui montrer dans cette cause, unité, activité, contingence, convenance dans la succession des actes sans nécessité, sympathies, synergies, action conservatrice, force médicatrice réparatrice des désordres......; aussi, il eut presque horreur du Cartésianisme Médical, et il s'appuya avec force sur l'Animisme, de peur que les Iatro-Mathématiciens ne s'emparassent de la place.

D'après cette disposition du personnage, que dira-t-il dans une circonstance où les Organiciens, les Anatomistes exclusifs, les Physiciens, les Chimistes, les *Positifs*, font une coalition pour attaquer le Vitalisme et pour détruire la seule Médecine possible, au profit des Chirurgiens ? Je pense que vous le devinez. En honnête homme, il est venu portant d'une main sa *Theoria Medica Vera*, qu'il voulait soumettre à l'épreuve des *progrès* nouveaux, et de l'autre un crayon avec lequel il devait corriger, modifier, rétracter celles de ses propositions que les adversaires pourraient condamner avec justice. Mais comme il n'a rien entendu qui fût plus probant, plus ingénieux, plus séduisant que ce que lui avaient opposé les anciens Iatro-Mathématiciens, et dont il avait si facilement triomphé, il peut leur parler avec un peu de hauteur froide, comme c'était son usage.






QUATRIÈME LEÇON.

MESSIEURS,

Vous savez qui est STAHL. Vous connaissez ses travaux, la direction de ses études, les motifs pour lesquels il a identifié la Force Vitale avec le Sens Intime. Harcelé par les Cartésiens, alors si puissants, qui ne voulaient pas absolument qu'il existât dans l'Univers d'autre cause que l'Intelligence et le Mécanisme, il se réfugia dans l'Ame comme dans un asile; et, s'il m'est permis de me servir d'une expression qu'un Orateur admiré n'a pas craint d'employer dans la Chaire évangélique, il s'*accula* contre la Psychologie, pour mieux se défendre contre le Matérialisme Médical, ou contre l'*Hyléisme*, si ce mot employé par M. de SAINTE-CROIX vous paraît moins mal-sonnant. Je crois donc l'entendre s'adresser ainsi à VÉSALE, ou plutôt au parti dont celui-ci est le représentant :

« Je m'aperçois que l'Histoire de la Science Médicale vous est à peu près inconnue, puisque vous » n'apportez pas un mot capable d'affaiblir les raisons par » lesquelles j'ai écrasé vos prédécesseurs.

« Ils avaient eu le tort de ne pas méditer suffisamment » sur les faits anthropiques; je crois voir chez vous un » tort plus grave encore, c'est d'en ignorer même l'existence.

» Vous et les vôtres êtes assez novices pour ne voir » dans ma Doctrine que l'attribution des fonctions naturelles à l'Ame, et la simplification du Dynamisme Humain » qu'HIPPOCRATE, GALIEN, FERNEL, ici présents, avaient » reconnu double. C'est sans doute une faute grave, qui » a eu des conséquences dans la Pratique Médicale, puisqu'elle a nui à ma Pathologie et à ma Thérapeutique. » J'en ai été sévèrement puni à Montpellier, quelque » temps après que SAUVAGES, un de ses plus grands Professeurs, séduit par ma Doctrine, et poussé peut-être » par les motifs qui m'avaient dirigé, eut cherché à l'établir dans cette Ecole. Je fus repoussé surtout par » BARTHEZ, qui est ici présent.

» Je ne me plains pas d'un échec, pénible pour mon » amour-propre, mais utile à la Science. En réfutant mes » erreurs, on estima mes travaux, et ils furent mieux » appréciés que dans aucune autre Ecole du Monde.

» Comme vous n'y regardez pas de très-près, vous » autres gens de Paris, vous avez pris les témoignages de » considération que j'ai reçus à Montpellier, pour des » preuves d'adoption de ma Doctrine. Vous vous êtes » risiblement trompés. On y a reçu avec éloge mes réfutations contre la Médecine Iatro-Mathématique, mes » rapprochements ingénieux et justes touchant la Nature » Vivante, et une bonne partie de mes idées sur les Hémorrhagies. Mais la plupart de ces idées ne sont que » des développements des Dogmes d'HIPPOCRATE. Mes » opinions propres ont été rejetées.

» Puisque vous vouliez parler de moi, vous auriez dû » voir dans ma Doctrine la réfutation la plus complète » de toutes les Hypothèses Cartésiennes, Physiques,

» Chimiques, Matérialistes, que vous vous obstinez à » ressusciter à tout instant. Ignorez-vous réellement le » renversement de ces pauvretés, ou bien faites-vous » semblant de l'ignorer? Dans les deux cas vous êtes » dignes de blâme.

» Si j'ai dispensé mes Disciples de se livrer à l'Anatomie » minutieuse, vous auriez dû, vous et HALLER, voir quel » est le point de vue sous lequel je leur ai donné cette » dispense. Celui qui pâlit sur les cadavres, en épie chaque » fibrille, chaque vaisseau, chaque molécule, pour y » trouver la cause du Dynamisme Animal; celui-là perd » son temps, car ni les formes, ni les tissus, ni les élé- » ments chimiques des parties ne possèdent ni ne pro- » duisent aucun Principe d'Action Vitale.

» Je n'ai cessé de proclamer que les parties de l'Agrégat » Matériel sont les Causes *Instrumentales* des phénomènes » vitaux, tandis que l'Ame en est la Cause *Agissante*. » C'est assez dire que l'étude de l'Anatomie, faite en tant » qu'elle se rapporte à la théorie du mécanisme de chaque » fonction, est d'un véritable intérêt.

» En créant la Chimie, j'ai assigné les services qu'elle » pouvait rendre à la Médecine. Elle lui donne tous les » jours des produits extrêmement utiles dans la Théra- » peutique. Elle lui aide à caractériser les formes et la » constitution dite *chimique* des substances que les Etres » vivants engendrent. Mais, durant ce siècle, plusieurs » d'entre vous ont tenté, à plusieurs reprises, de ré- » soudre la formation de ces substances d'après les lois » de la Chimie. Ces sortes de tentatives ont toujours » avorté. Vous êtes constants dans vos désirs et dans vos » essais. J'ai toujours vu que les compositions, les dé- » compositions, les transformations des substances se » faisaient dans les corps vivants en vertu d'une Cause » supérieure à celles que la Chimie m'a fait connaître. » Cette Cause supérieure choisit les matériaux d'une for- » mation, rapproche les éléments ou les éloigne en dépit » des affinités, opère malgré l'absence des conditions » physiques, ou reste dans l'inaction malgré la présence » de ces conditions. Et, par exemple, la Chimie peut-elle » nous apprendre comment les molécules qui constituent » l'Agrégat Matériel d'un corps vivant, demeurent rap- » prochées, malgré les affinités qui devraient les éloigner, » et résistent à toute fermentation tant que la Vie per- » siste?

» Je sais bien qu'un de vos grands Chimistes, BER- » THOLLET, a dit que ce maintien de la Constitution sans » corruption est le résultat de la nutrition. Il n'a pas fait » attention, d'abord que la nutrition elle-même est in- » concevable en Chimie; ensuite, que dans la maladie » appelée *Vie Asitique*, vie sans avoir besoin d'alimen- » tation, il n'y a point de nutrition; ce qui n'empêche » pas que toute corruption soit suspendue.

» Vous parlez beaucoup d'impondérables. Est-ce qu'un » impondérable connu et général est capable d'opérer la » Vie? Y en a-t-il un qui soit capable de produire cette » succession de phénomènes si nombreux, si variés, si » bien coordonnés pour arriver à un but? — Non; le » Calorique, la Lumière, le Magnétisme-Animal, l'Elec- » tricité exercent une influence sur la Cause de la Vie; » ils sont engendrés par elle, le plus souvent sans avoir » besoin des conditions physiques qui sont indispensables » pour les obtenir dans les corps bruts: mais ils ne sont » pas cette même Cause.

» Si vous voulez vous donner une idée juste de la » Nature Humaine, ne vous contentez donc pas de l'étude » des causes physiques, chimiques, nécessaires, qui sont » essentiellement liées aux substances visibles et tangibles: » étudiez avec autant de soin des Causes Invisibles dont » vous voyez continuellement les effets. »

5° Vient enfin BARTHEZ. Il serait, je crois, utile de l'entendre; mais il est possible qu'il se taise, parce qu'il aurait trop à dire.

Il est né dans la même année où STAHL est mort, c'est-à-dire dans l'année 1733. Doué d'une extrême avidité de savoir, d'une grande aptitude aux Sciences, d'une raison précoce, il vint étudier très-jeune dans cette Faculté. Non-seulement il apprit tout ce qu'enseignaient SAUVAGES, FIZES, LAMURE, LEROY, VENEL et les autres habiles Professeurs de cette époque; mais encore il y

acquit l'habitude d'extraire toutes les notions utiles à la Science de l'Homme, des livres de toute espèce qu'il lisait avec passion, et dont sa grande mémoire a su se servir avec bonheur.

Il n'avait que 22 ans quand il fut envoyé aux armées en qualité de Médecin Militaire. A 26 ans, il concourut pour une Chaire dans cette Faculté, et il l'obtint. Pendant quatorze ans, il enseigna successivement toutes les parties de la Médecine avec une ardeur et une assiduité dont on a vu peu d'exemples.

Il avait 40 ans quand il se résolut à écrire.

Le nombre de ses productions n'est pas considérable; mais ses Livres nous étonnent par le travail qu'ils supposent de la part de l'Auteur.

La quantité des idées y est prodigieuse ; elles démontrent que Barthez avait une capacité *Leibnizienne*. Il semble être familier avec toutes les parties de l'Encyclopédie.

De bonne heure il voulut posséder dans son esprit toutes les notions médicales qui existaient, afin de voir s'il pourrait accroître ce riche dépôt. Il profita de l'aptitude qu'il avait à saisir facilement les langues, pour apprendre les idiomes anciens et modernes propres à lui fournir les moyens d'exécuter son projet.

Ne parlons ni de ses études, ni de sa manière d'enseigner oralement, quoique ces deux points pussent être de beaux exemples ; contentons-nous ici d'indiquer sommairement ce qu'il a fait pour le perfectionnement de la Médecine.

A son arrivée dans cette Faculté, il trouva une espèce d'incertitude générale, résultat secondaire de la Révolution Cartésienne, incertitude qui rendait l'Enseignement languissant. Quelques hommes conservaient la tradition Hippocratique, mais ils n'avaient ni assez d'ascendant, ni assez de vigueur pour la faire valoir. Venel et Bordeu, par exemple, marchaient dans cette direction, mais ils étaient timides : ils comptaient plus sur l'esprit que sur le raisonnement; ils craignaient d'employer les mots propres, et ils songeaient à surprendre les Intelligences par des expressions ambiguës plutôt qu'à implanter des idées arrêtées. Sauvages proposait le Stahlianisme. Les médiocrités de la ville, imbues du Cartésianisme de Chirac, croyaient beaucoup faire en se livrant à des expériences sur l'*Irritabilité* de Haller, matière qui était alors à la mode et d'une certaine importance, et qui, en réalité, n'est qu'un point dans une longue ligne. Vous pensez ce que devait être la Science soutenue par des mains si tremblantes.

Quand Barthez se sentit assez fort pour résister à l'orage, il coordonna toutes ses idées, rétablit le Vitalisme en employant les termes les plus techniques, et par conséquent les plus propres à causer du scandale, et professa, sans la moindre hésitation, la Doctrine que nous lisons dans ses écrits.

Il dut lutter, non-seulement contre les opinions du jour, mais encore contre la jalousie que produisait son mérite, et contre les réactions que causait l'aspérité de son caractère. Il vainquit tout, grâces à l'immensité des faits dont il était pénétré, à la sévérité de sa Logique, à sa connaissance profonde de l'Anatomie et des Sciences Physiques et Chimiques, au labeur infatigable qui le rendait prêt sur tout, et grâces à cette puissante parole qui était irrésistible.

Il rétablit contre Stahl la Dualité du Dynamisme Humain d'Hippocrate. Il retint du Professeur Allemand tous les arguments contre les Chimistes et les Iatro-Mathématiciens, et il en accrut le nombre.

Il estima la Philosophie Inductive de Bacon, il l'adopta, et s'en servit avec une rigueur inflexible. La Force Vitale, ou le *Principe Vital*, fut à ses yeux un *phénomène* incontestable et jusqu'alors inexplicable; et il est certain que ceux qui l'appellent une *hypothèse*, ont le tort de n'avoir pas réfléchi sur la signification de ce mot. Comme il ne lui fut possible d'en déterminer ni la nature ni l'origine, il l'observa d'une manière abstraite dans tous ses effets. Il savait que cette *Cause Expérimentale* n'est pas l'Ame Pensante, quoi qu'en ait dit Stahl, parce que le Sens Intime nous le prouve, et que la divisibilité de la Force Vitale est incompatible avec la nature de

notre Intelligence. Il voyait qu'elle n'est pas un résultat des Lois Physiques ni des Lois Chimiques, puisque sa contingence est en opposition avec leur nécessité. Il repoussa l'Archée de VAN HELMONT, parce qu'il avait du dégoût pour toute hypothèse, et qu'il dédaignait les causes imaginaires. L'Irritabilité était considérée par HALLER comme une *Propriété;* mais BARTHEZ ne pouvait concevoir la *Propriété* que comme une qualité inséparable des Attributs d'une Cause Nécessaire, Infaillible : ainsi, la contingence de la Force Vitale était incompatible avec cette idée, et l'obligeait à ne voir cette Puissance que comme une *Faculté*, et non comme une *Propriété*. Le Fluide Nerveux, l'Agent Nerveux, sont des expressions qui sentent l'hypothèse d'une lieue. Il resta donc dans son Scepticisme.

En examinant les *Faits* au moyen de cette abstraction, il obtint un grand nombre de propositions ou lois de la Force Vitale rigoureusement incontestables, qui n'auraient jamais été telles si l'idée de la Cause avait été unie avec celle de l'Ame, d'un fluide, d'un organe configuré, d'un tissu, etc. Pour vous donner une idée de la difficulté qu'il y aurait à parler vrai sur ces matières, regardez ce que vous diriez en Psychologie si vous étiez obligé de parler des fonctions purement mentales, en vous imposant l'obligation d'y joindre les Idées Phrénologiques de GALL.

La sagesse de cette retenue n'est pas appréciée par les hommes superficiels qui ne voient pas la portée des propositions doctrinales. Des Matérialistes ont accusé BARTHEZ d'avoir substantialisé le Principe Vital, parce qu'il avait refusé de professer, comme eux, que tout Phénomène Vital se résout par les Lois Physiques. D'un autre côté, des Spiritualistes l'ont soupçonné de Matérialisme, parce qu'il n'avait pas déclaré que cette cause contingente est une vraie substance. Il voulait que sa Science fût toute expérimentale, et il se gardait de s'engager dans certaines impasses de la Philosophie où l'on aurait pu le traquer. Il avait peu d'estime pour les gens qui ne savent pas formuler des Lois, sans supposer pour cause une hypothèse concrète.

Plus on réfléchit sur sa manière de raisonner, plus on admire sa sagacité. S'il n'a pas voulu se prononcer sur la substantialité de la Force Vitale, son Ecole est dispensée de prendre part à la question ardue de l'*indéfectibilité* de toute substance. FERNEL a bien enseigné que la *Nature Vivante* d'HIPPOCRATE est une substance, et que cette substance s'anéantit à la mort. Il ne doit pas avoir senti toutes les conséquences de cette assertion arbitraire. Pour nous, qui n'avons pas besoin de nous en occuper, et qui ne permettons pas que l'opinion fasse partie de la Science, nous tournons les passages où sont des écueils.

Les Physiologistes, ennemis de toute cause qui ne serait pas une des deux substances admises par DESCARTES, s'étourdissent sur certains phénomènes vitaux, qu'ils s'obstinent à nommer *anatomiques*, afin de se faire illusion sur les véritables causes. Que sont les *Lois de l'Organisation*, les faits réunis sous le nom de *Philosophie Anatomique* ou d'*Anatomie Philosophique ?* Qu'est-ce que le *Mécanisme du Cerveau?* Que sont les recherches relatives au problème de la *Distinction des Nerfs du mouvement et des Nerfs des sensations?* Que sont les *Paralysies se manifestant dans une partie du corps opposée au côté du cerveau où est survenue l'impression malfaisante?* — Ce sont des phénomènes qui se montrent dans des parties organiques pendant le cours de la Vie, et dans certaines *conditions* anatomiques qui ont paru contribuer à la formation de ces phénomènes. Dans leur prévention, les Cartésiens ont voulu regarder ces *conditions* comme les *causes génératrices* de ces événements, et ils ont violé les règles de la Philosophie Naturelle, en refusant de distinguer les diverses sortes de causalité. Ces faits se sont passés dans des parties vivantes, en tant qu'elles étaient vivantes. Rien de pareil ne se voit ni ne se conçoit dans des corps privés de vie. Ces faits, d'ailleurs, ne sont point infaillibles : leur histoire nous a toujours fait connaître que leur cause génératrice n'est point de l'ordre nécessaire, mais bien de l'ordre contingent. C'est en vain que les Antagonistes du Vitalisme Hippocratique se reposent sur la dénomination de *faits anatomiques*, et qu'ils croient pouvoir oublier l'influence de la Force Vitale. Ils tombent dans la faute

d'un Géographe qui, à l'occasion d'une révolution politique ou d'une grande bataille dont nous désirerions connaître les causes morales, nous détournerait de cette recherche en nous occupant des lieux où cela s'est passé, des circonstances physiques et des effets matériels qui ont coexisté avec les événements.

Barthez ne voulut pas que personne se dispensât d'être toujours au niveau de la Science Anatomique. Il y trouvait souvent l'instrumentation d'une fonction. Dans les cas où l'Anatomie ne servait point à la Théorie, elle servait toujours à démontrer son insuffisance, et la nécessité d'aller à la recherche des Causes Invisibles. A ce sujet, il a donné un très-grand nombre de théories de fonctions animales, que l'on peut voir dans la *Nova Doctrina* et dans la *Mécanique des Mouvements*, etc.

Quand la Force Vitale était l'Ame pensante, il n'y avait pas de maladie qui ne fût médicatrice. La Force Vitale, dégagée de cette hypothèse, nous laisse voir un grand nombre de tendances vicieuses qu'il faut combattre directement.

La Thérapeutique de Stahl était faible, timide. En effet, comment contrarier une Puissance raisonnable qui connaît plus à fond que nous les besoins du Système? On ne pouvait donc mieux faire que de suivre sa marche spontanée. Barthez s'est élevé contre ces Principes. Après avoir reconnu les Forces Médicatrices d'une Puissance qui n'a point conscience d'elle-même, ni par conséquent de raison, il a montré que dans bien des cas nous pouvons faire mieux qu'elle.

Les Méthodes Thérapeutiques qui ne sont pas Naturelles sont fondées sur diverses considérations. Il en est de Spécifiques, il en est d'Analytiques. Stahl n'a jamais pu concevoir ces sortes de Méthodes. Cependant, comme l'expérience nous en démontre journellement l'efficacité, elles font une grande partie d'une Thérapeutique que l'Animisme repousse.

Vous devez voir, Messieurs, que la Doctrine de Barthez a réellement agrandi la Science Médicale. Le service principal de Stahl a été de repousser le Cartésianisme. Cet auteur a servi l'Hippocratisme en faisant voir la contingence des phénomènes vitaux. Mais il l'a desservi quand il a réuni en un seul Dynamisme les deux Puissances Humaines que le Fondateur avait distinguées; car il en est résulté de grands dommages. En divisant de nouveau les deux éléments du Dynamisme, Barthez a trouvé l'occasion de remanier la Puissance Vitale, d'en examiner les Facultés, d'en décrire l'allure, d'en compter les *affections*, de manière à la caractériser bien mieux que tous ses prédécesseurs. Pour établir ces caractères, il s'est servi d'un prodigieux nombre de faits anthropiques, hygiéniques, pathologiques, thérapeutiques, ordinaires, rares, qu'il a coordonnés et mis en œuvre dans ce beau travail.

Que voulez-vous que dise et que fasse un homme qui, après tant de peines, entend un jeune Anatomiste, Bichat; dire que la Force Vitale de Barthez est comme l'Archée de Van Helmont et l'Ame de Stahl ? Cette vieille sottise, qui date de plus de 40 ans, se répète tous les ans dans l'Ecole Organicienne; et vous devez penser à présent combien un pareil juge entendait la matière.

Barthez, plein de respect pour le Public, n'a voulu écrire que pour instruire. Il s'est imaginé que ses Lecteurs seraient, en prenant son livre, dans l'état où il était avant de former le projet de le faire, c'est-à-dire informés de l'état où était la Science avant lui. Il s'est bien trompé. Qui s'est donné cette peine? Chacun croyait que son livre le dispenserait de lire ce qui avait précédé. Qu'en est-il arrivé? C'est que la plupart n'y ont rien compris, et, dès les premières pages, ils se sont vengés de leur sentiment d'humiliation en disant que *le livre était inintelligible*. Cela n'était vrai que pour eux.

Réalisons par la pensée la conférence de mon Dessin. Supposons que Barthez ait entendu l'état de la Science dans l'Ecole Organicienne, le récit des *révolutions* faites, de celles qui sont projetées et qui sont imminentes : que voulez-vous qu'il dise à des Lecteurs comme ceux que j'ai désignés, et parmi lesquels il y en a de très-huppés? Pour ne pas trop s'échauffer la bile et ne pas les envoyer à l'école, il se contentera de paraphraser notre Caractéristique.

« Nous ne connaissons d'autre Médecine, dira-t-il, que » celle qui a été faite : 1° au moyen de tous les phénomènes » vus chez l'Homme, phénomènes que je me suis toujours » donné la peine de chercher quand j'ai pu connaître leur » existence ; 2° au moyen de la décomposition de ce » cadavre, décomposition que j'ai étudiée autant que » vous, puisque vous n'avez pas démontré un atome qui » n'ait été vu par mes yeux, exploité par ma tête, désigné » par ma bouche ; 3° au moyen de l'examen des deux » Puissances qui animent l'Homme, Puissances dont j'ai » recueilli tous les modes d'action dans mon livre de la » *Science de l'Homme*, et à l'étude desquelles vous êtes » complétement étrangers ; 4° au moyen de la perception » d'un *rapport* entre les besoins de l'Homme et toutes les » *choses* qui peuvent agir sur lui, *rapport* et *choses* que » j'ai fort recherchés, comme ma pratique et mes livres » le prouvent, et que pourtant il vous est impossible » de concevoir.

» Ce que vous nous montrez est trop différent de ce » que nous appelons *Médecine*, pour que nous puissions » donner ce nom à l'Organicisme.

» Vous voulez absolument laisser sous silence la Force » Vitale. Tant pis pour vous : sans cette étude, la Mé- » decine est impossible. D'ailleurs, comment ignorez- » vous un fait que les Philosophes dignes de ce nom ont » tous reconnu ? Voyez le médaillon réputé antique que » MICHEL-ANGE vous montre, et dans lequel se trouve le » portrait d'ARISTOTE, accompagné du mot *Entelechia*, » nom, chez lui, de cette Force. Et aujourd'hui n'avez- » vous pas M. de LAMENNAIS qui la reconnaît, mais qui a » le tort d'en déterminer prématurément la Nature, en » disant qu'elle est formée de Calorique et d'Electricité ?

» Vous trouvez plus commode de créer une Médecine » plus courte. A votre aise : mais souvenez-vous du sort » de celle que vous aviez essayée naguère.

» Je vois bien que la Médecine Ancienne à laquelle j'ai » participé vous offusque, et je ne suis pas surpris que » vous cherchiez à vous en défaire. Je vais vous donner » un conseil. Vous cherchez à la faire disparaître en » l'enterrant. Mais je crains que si vous la laissez entière, » et que vous la couvriez de cendres, des curieux ne » l'exhument, comme on exhume Herculanum et Pom- » peïa ; ils pourraient mettre en lumière les beautés qu'ils » y rencontreraient : et alors on vous maudirait comme » les Titans des volcans, et, ce qui serait pire, on se » moquerait de vous.

» Je vous donne le conseil de ne pas l'ensevelir, mais » bien de la démolir pierre par pierre. Qui sait ? Peut- » être que lorsque vous en connaîtriez les parties, vous » en sentiriez le prix ; et il pourrait vous arriver de cher- » cher à reconstruire l'édifice suivant la même forme et » avec les mêmes matériaux. »

6° MICHEL-ANGE n'a pas besoin d'un long article. Né en 1474, en Toscane, il contribua beaucoup, comme Peintre, comme Sculpteur, comme Architecte, à la Renaissance des Sciences et des Arts. Il nous est plus cher que beaucoup d'autres Artistes, en ce qu'il étudia sérieusement l'Homme, et dans son Agrégat Matériel, et dans son Dynamisme. Il en examina les formes au moyen de l'Anatomie, et sous ce rapport il chercha à imiter les Anciens. Mais pour ce qui regarde la Vie et les Passions, il voulut les surpasser. Il est très-vrai qu'en général il se garantit de ce froid que l'on reproche aux productions pittoresques de l'Antiquité. MICHEL-ANGE ne connaissait pas un grand nombre de Passions, mais il représenta bien celles qu'il avait conçues ou senties.

Il n'est pas connu précisément comme Antiquaire : mais on conserve son sceau, qui est une pierre gravée antique, et que l'on appelle le *cachet de* MICHEL-ANGE. C'est suffisant, ce me semble, pour lui mettre entre les mains une sorte de médaille que BARTHEZ connaissait, et à laquelle il a fait allusion dans son explication de l'Entéléchie d'ARISTOTE.

La présence de ce personnage m'était utile encore pour rappeler le caractère pratique des travaux de cette Ecole, dont les méditations théoriques ont principalement pour but la coordination de l'exercice et de l'intelligence.

7° Passons à VÉSALE. Il est de tous les Anatomistes venus après la Renaissance des Lettres, celui dont la célébrité

est la plus générale. Elle suffirait pour l'illustration de la ville de Bruxelles, où ANDRÉ VÉSALE est né en 1512. La ville lui érige dans cet instant une statue. Il existait une sorte de monument moral dans une singulière manière de dater à la tête des lettres d'une corporation. Les Capucins de Bruxelles avaient converti et disposé en Couvent la maison où il était né; le lieu d'où ils dataient leurs lettres était *de Ædibus Vesalianis*, *de la Maison de* VÉSALE.

Son goût pour l'Anatomie sembla être inné; ce fut sa passion dominante. Etant venu à Paris dans son adolescence, il suivit les leçons de JACQUES SYLVIUS, lut les ouvrages anatomiques de GALIEN, et disséqua des cadavres humains malgré toutes les difficultés, et même en bravant des dangers de plusieurs genres.

Il ne lui fut pas difficile de faire des découvertes dans un champ si peu cultivé, et de remarquer des inexactitudes et des erreurs dans les écrits de ceux qui l'avaient précédé. Ces avantages exaltèrent sa vanité, et l'enflèrent d'autant plus qu'il ne savait pas autre chose, et qu'il regardait toute autre connaissance comme rien.

Il écrivit d'une manière fort incivile contre GALIEN, contre les Galénistes, et même contre son maître SYLVIUS. Celui-ci lui riposta par une Dissertation, dont le titre était: *Observations sur les travaux d'un certain* VESANUS.

Il porta ses découvertes dans diverses Universités de la Belgique et de l'Italie, où sa réputation s'accrut. Il composa son grand ouvrage *de Corporis Humani fabricâ*, lorsqu'il n'avait que 28 ans. Il s'associa avec des Peintres et des Graveurs en bois, pour représenter tout ce qu'il avait disséqué. Ces planches furent regardées avec admiration.

VÉSALE ayant dédié son livre à CHARLES-QUINT, il en eut pour récompense le titre de Médecin de l'Empereur. Il continua d'écrire, mais il n'écrivit que sur l'Anatomie et la Chirurgie. Il est vraisemblable qu'il ne pouvait pas écrire sur autre chose; car ce qu'il a mis dans une Lettre sur l'usage médical de la Squine est tout-à-fait insignifiant.

Au reste, rendons-lui justice pour son zèle, pour les services qu'il a rendus à la Science dans une branche de la plus grande importance, et pour la dignité qu'il a donnée à une étude manuelle à laquelle, depuis longtemps, les Médecins ne voulaient pas descendre.

Un Amateur très-éclairé des Beaux-Arts, qui porte beaucoup de goût, de justesse et de Philosophie dans l'appréciation de leurs productions, a fait une excellente remarque sur le VÉSALE de ce Dessin. «Ce personnage», a-t-il dit, « est le représentant de l'Anatomisme; il me » semble qu'il s'intéresse trop peu aux attaques dirigées » contre cette tendance. Il aurait dû, par ses gestes, ou » défendre les Organiciens, ou du moins montrer qu'il » est sensible aux arguments qui leur sont adressés. »

Je suis obligé de défendre l'Artiste. Si VÉSALE s'était occupé sérieusement de la Science de l'Homme, s'il avait voulu chercher à connaître toute la Nature Humaine pour être en état de résoudre le problème des faits anthropiques, il aurait dû être fort sensible à tout ce qui a été dit sur l'impuissance de l'Anatomie. Mais, chez VÉSALE, l'Anatomie n'était pas un moyen de résoudre une question..... : c'était un but. Sa grande affaire était de tout connaître jusqu'aux dernières fibres. Ses querelles, ses reproches les plus virulents se rapportent au nombre des pièces d'un système du cadavre, à la configuration d'un organe, aux dimensions de ses bords, à la question de savoir si l'Anatomiste critiqué avait eu pour modèle l'organe d'un homme, ou si c'était celui d'un singe. Ne l'entretenez pas de cela, et il écoutera avec indifférence tout ce que vous pourriez dire.

Est-ce que les Anatomistes de profession n'agissent pas assez généralement ainsi? Ce n'est que dans les Ecoles Hippocratiques que l'Anatomie et la Chirurgie sont des moyens, dont le but est la Science de l'Homme, et la guérison ou le soulagement d'un malade. Ailleurs, l'Anatomie étant au contraire le but final, elle trouve son triomphe dans l'extispice d'une altération soupçonnée, ou dans l'Art de faire des opérations élégantes et faciles sans que le patient meure sous le couteau.

8° Terminons cette Iconologie par l'explication de l'action de PLATON dans ce Dessin.

Né à Athènes 30 ans plus tard qu'HIPPOCRATE, c'est-à-dire 429 avant JÉSUS-CHRIST, d'une famille illustre et riche, PLATON reçut une éducation qui favorisa le développement de ses talents naturels. Il se distingua dans toutes les études, dans la Poésie, dans l'Eloquence, dans la Musique, dans la Peinture, dans les Arts Académiques de cette époque, c'est-à-dire dans les exercices du Gymnase. Il préféra la Philosophie à tout. Il ne l'étudia pas en Amateur; il se livra à des lectures profondes; il fréquenta les Ecoles; il s'attacha fortement à celle de SOCRATE; il fit de longs et de pénibles voyages. Vous savez quelle a été son aptitude à perfectionner cette Science mère, à la propager, à l'enseigner oralement, et à la perpétuer par le dialogisme écrit.

S'il n'a pas vu et entendu HIPPOCRATE, il a certainement lu ses ouvrages. Le savant M. LITTRÉ, qui traduit en français successivement les livres du Père de la Médecine, nous fait remarquer des passages de PLATON qui sont trop semblables à diverses pensées de notre Patriarche pour qu'on puisse se dispenser de les considérer comme des imitations.

Il a enseigné dans plusieurs de ses ouvrages que le Dynamisme de l'Homme vivant est double. Mais il n'a point conçu cette dualité à la manière d'HIPPOCRATE : s'il aimait à philosopher sur la Poésie, il avait tout autant de penchant à poétiser sur la Philosophie. La distinction d'une Intelligence ou même d'un Sens Intime d'avec un *impetum faciens* dépourvu du sentiment de son existence, et cependant doué de Facultés Conservatrices, était une notion trop abstraite, un fait général trop nu, trop dépourvu de toute image, pour qu'il consentît à la développer dans ses séduisants Dialogues. Il aima mieux l'idée de TIMÉE de Locres, qui, dans son livre intitulé *De l'Ame du Monde et de la Nature*, voulut supposer dans le corps de l'Homme une Ame pensante et raisonnable, indivisible, et une Ame irraisonnable, turbulente, divisible, toutes les deux substantielles. Cette dernière n'est point, chez PLATON, la Puissance qui opère les fonctions naturelles : elle est plutôt le sujet où résident toutes les passions et tous les penchants de la concupiscence. Il imagina d'en placer les facultés dans les divers viscères. Cette division du Dynamisme Humain substantiel en trois parties, lui avait fourni l'occasion de faire une comparaison ingénieuse entre l'Ame Humaine et certains Monstres allégoriques imaginés par les anciens Peintres, comparables à la Chimère ou au Sphinx, dont la tête humaine rappelle la Raison, la partie léonine l'Ame irascible, la queue serpentine tous les penchants sexuels et pervers.

Cet entraînement vers la Poésie n'a pas empêché PLATON d'étudier HIPPOCRATE, et de profiter de beaucoup de Dogmes anthropologiques que le Médecin avait établis. Il en avait pris presque toutes les idées anatomiques et physiologiques, bonnes et mauvaises. Aussi GALIEN a fait contre l'Ecole d'ERASISTRATE, qui était l'Ecole Organicienne de cette époque, un livre assez volumineux, divisé en neuf tomes, dont le titre est : *Opinions d'*HIPPOCRATE *et de* PLATON; *De* HIPPOCRATIS *et* PLATONIS *placitis*. Ce rapprochement vous fait voir que les études de PLATON ont assez d'analogie avec les nôtres, pour qu'il puisse figurer dans une réunion fictive de Médecins.

Ne trouvez donc pas mauvais qu'il veuille faire partie d'une assemblée où il s'agira d'Anatomie, de Dynamisme Humain, d'analyse des Puissances Animatrices. Il sera toujours sur son terrain et en état de faire des échanges de pensées. Si c'est lui qui, dans notre Dessin, explique un bas-relief, cela ne peut pas vous surprendre; vous savez que, par son éducation, par ses goûts, par ses connaissances, il est très en état de faire de l'Iconologie.

Ce bas-relief antique, qui a été gravé par *Pietro Sante* BARTOLI, dans les *Admiranda Antiqua Romæ*, et expliqué par BELLORI, est un emblème de la décomposition de l'Homme au moment de sa mort. C'est la contre-épreuve d'un autre bas-relief dont vous lisez une petite partie dans le frontispice de la Physiologie de BLUMENBACH, où PROMÉTHÉE, après avoir fabriqué l'Agrégat Matériel de l'Homme et l'avoir animé au moyen d'un rayon du feu céleste, le présente à MINERVE qui lui donne l'Intelligence sous la forme d'un papillon. Voilà

la composition ou la *synthèse* de notre Etre, figurée par les procédés pittoresques : vous allez en voir l'*analyse* dans le bas-relief reproduit par le Dessin de M. Bézard. Un homme vient de mourir. Vous voyez son cadavre. Son Bon Génie le regrette et pleure... Vous connaissez les autres éléments. La Force Vitale n'existe plus, il est vrai, mais nous voyons le flambeau qui la figurait avant d'être éteint. Le Papillon subsiste et survit. La Muse de l'Histoire est assise et va écrire la vie du défunt. Le Bon Génie, qui a des couronnes à donner, va raconter tout ce qui s'est passé. Lui qui a vu tous les combats survenus entre l'Instinct et la Raison, qui a pu apprécier les triomphes et les défaites alternatives de ces deux Puissances de notre Dynamisme, est seul en état de distribuer justement les éloges et le blâme.

Cette Allégorie n'est pas seulement l'expression pittoresque de la Dualité du Dynamisme Humain, mais encore un germe de la véritable Anthropopée, partie importante de la Physiologie, où sont placées les lois de l'*Alliance* des deux Puissances : *Doctrina Fœderis*, suivant l'expression de Bacon. C'est à l'idée de cette alliance que se rapportent les théories du sommeil, des songes, du somnambulisme, des passions, des maladies appelées *morosités*, des folies et des caractères moraux excentriques.

La relation de la pensée philosophique et morale de Timée de Locres, exprimée *pittoresquement*, valait bien la peine d'être rattachée à la Caractéristique d'une Ecole qui est sans cesse occupée de la connaissance intime de l'Homme.

Quand les Médecins ont cessé de parler, Platon a pu leur montrer figurativement l'analyse abstraite dont ils sont toujours occupés.

MESSIEURS,

VOILA quel est le genre d'idées que j'ai désiré pouvoir attacher à ce Dessin. Si mes Collègues trouvaient cette pensée utile, ils pourraient perfectionner cet Essai et l'exécuter en grand.

En attendant, il me semble que ce signe pittoresque pourrait servir de bannière pour NOTRE ECOLE, en être le point de ralliement; il apprendrait au Public qui nous sommes, et nous rappellerait sans cesse à nous-mêmes qui nous devons être toujours.

La constance n'est pas de l'immobilité, l'attachement à des vérités anciennes n'est pas de la répugnance pour les vérités futures. Ne soyons ni sourds ni aveugles: écoutons les conseils, regardons les nouveautés; mais n'acceptons ni les uns ni les autres qu'à bonnes enseignes. Examinons soigneusement les propositions, et sachons toujours d'où elles émanent.

Si je faisais de cette composition une bannière, je voudrais mettre sur le revers une vignette ingénieuse que vous connaissez peut-être: elle est dans une seconde édition des *Voyages de* CYRUS, de RAMSAY. Après la publication de la première, une foule de Critiques lui firent des reproches mordants. La plupart lui parurent des ZOÏLES, qui n'exprimaient que leur envie. Il en trouva un qui lui parut juge éclairé, juste et sévère. Dans l'édition de Londres, de 1730, il mit une Préface Apologétique. C'est à la tête de cette Préface que je vois la vignette dont je viens de parler. Dans un paysage, l'Auteur a son livre entre ses mains. Quatre Satyres sont furieux: il y en a un qui lit un exemplaire de l'ouvrage et qui se désole; un second le tire par le manteau; un troisième le menace; un quatrième semble vouloir toucher le livre, ou pour le changer, ou pour le déchirer. L'Auteur se gare d'eux et se préserve de leur contamination, et vraisemblablement de leurs *conseils* et de leurs *progrès*. Mais comme MINERVE est tout près, il lui permet d'y écrire tout ce qu'elle voudra. En effet, MESSIEURS, il ne faut pas traiter de la même manière, et les turbulents à qui nous déplaisons et qui veulent nous nuire, et la Sagesse bienfaisante qui est en état de nous instruire et qui sourit à nos efforts.





TABLE ANALYTIQUE.

proscrites. — Causes des malheurs arrivés à l'époque du zéle des Iconoclastes. — Profusion des tableaux et des statues dans les Églises durant le Moyen-Age.

Représentations pittoresques employées comme moyens d'instruction dans les Etablissements Didactiques.

Comparaison des moyens de ce genre qui se trouvent, d'une part, dans l'édifice de la Faculté de Médecine de Montpellier, et de l'autre, dans celui qu'avaient construit les Chirurgiens alors grands ennemis des Médecins, et aujourd'hui occupé par la Faculté de Médecine de Paris.

Dans ce paralléle, le Vitalisme et l'Organicisme sont toujours en présence. Différence de leurs esprits respectifs dans les modèles biologiques, dans les Leçons pittoresques, dans les allégories.

Remarques sur quelques compositions pittoresques de l'Amphithéâtre de Paris.

Critique d'une Fresque de ce méme lieu, où il est aisé de reconnaître l'absence de tout Principe doctrinal dans l'Organicisme.

(Pages de 15 à 21.)

TROISIÈME LEÇON.

Essai d'une composition pittoresque qui peut exprimer la Caractéristique du Vitalisme, et contraster avec la fresque chirurgicale critiquée.

Au lieu de personnages allégoriques, fiction d'une réunion d'Hommes Historiques, d'une grande autorité, formant un *Dialogue des Morts*, ou une conférence sur les prétentions respectives du Vitalisme Hippocratique et de l'Organicisme ou de l'Anatomisme.

L'Organicisme est représenté par Vésale et par des Anatomistes, Chimistes et Micrographes. Le Vitalisme est représenté par Hippocrate, Galien, Fernel, Stahl et Barthez.

Le bon sens philosophique est représenté par Platon et par Michel-Ange en personnes, et Aristote en portrait.

La pensée complexe qu'il faut figurer est celle-ci : *Etudier tous les faits de l'Homme, en assigner avec le même soin toutes les Causes Visibles et Invisibles; rendre logique la concordance entre la Théorie et la Pratique expérimentale.* — La simple Biographie des interlocuteurs choisis fait voir que ces préceptes ont été mis en action par eux.

Maniére dont M. Bézard a corporifié la pensée dans un grand Dessin. — Lieu de la scéne. — Exposition évidente du sujet. — Moyens de faire connaître l'intention actuelle de chaque personnage. — Action et expression pittoresque de chacun.

Caractère de chaque interlocuteur sous le rapport du sujet actuel. — Hippocrate, considéré dans le point de vue de la Science de la Nature de l'Homme, ou de la Physiologie. — Discours que l'on peut mettre dans sa bouche pour faire voir l'impuissance de l'Anatomie, quand il s'agit d'arriver à la Cause des Principes du Dynamisme Humain.

Caractère de Galien sous le même point de vue. — Ce qu'il pourrait dire à Vésale, son détracteur, tant par rapport à l'Anatomie que par rapport à la Science de la Force Vitale.

Caractère de Fernel. — Sa réclamation contre l'oubli des recherches sur les *Causes Cachées* du Systéme Humain.

Caractère de Stahl. — Son Application à la Médecine; ses études sur la Physique et sur la Chimie. — Son autorité dans la délimitation entre la Science du Dynamisme Humain et les Sciences Physiques. — Que son Animisme a été une concession pour une hypothése Cartésienne, contre laquelle il ne sut pas résister. — L'esprit de l'Animisme est moins d'investir l'âme de Facultés dont elle n'est pas douée, que de garantir la Science de l'Homme de l'envahissement du Mécanisme.

(Pages de 22 à 29.)

QUATRIÈME LEÇON.

Continuation de l'interprétation du Dessin de M. Bézard. — Discours fictif de Stahl à Vésale, ou plutôt à l'Organicisme de tous les temps. — Son peu d'estime pour les gens qui n'ont pas senti la force de ses arguments contre le Mécanisme. — Aveu de son erreur, que l'on

FIN DE LA TABLE.


ΑΣΚΛΗΠΙΩ ΣΩΤΗΡΙ
ANDREÆ VESALII
Jules Laurens del.
Lith de Boehm à Montpellier